



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



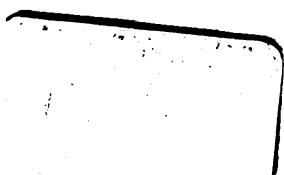
HN PZCN 6

Hun L430.19

**HARVARD COLLEGE
LIBRARY**



**FROM THE FUND GIVEN
IN MEMORY OF
GEORGE SILSBEE HALE
AND
ELLEN SEVER HALE**



1

2

3







5347-8

LA HONGRIE

SON HISTOIRE

LANGUE ET SA LITTÉRATURE

PAR

CH.-E. DE UJFALVY DE MEZÖ-KÖVESD

Agrégé de l'Université,

Professeur au Lycée Corneille et au Collège Stanislas,

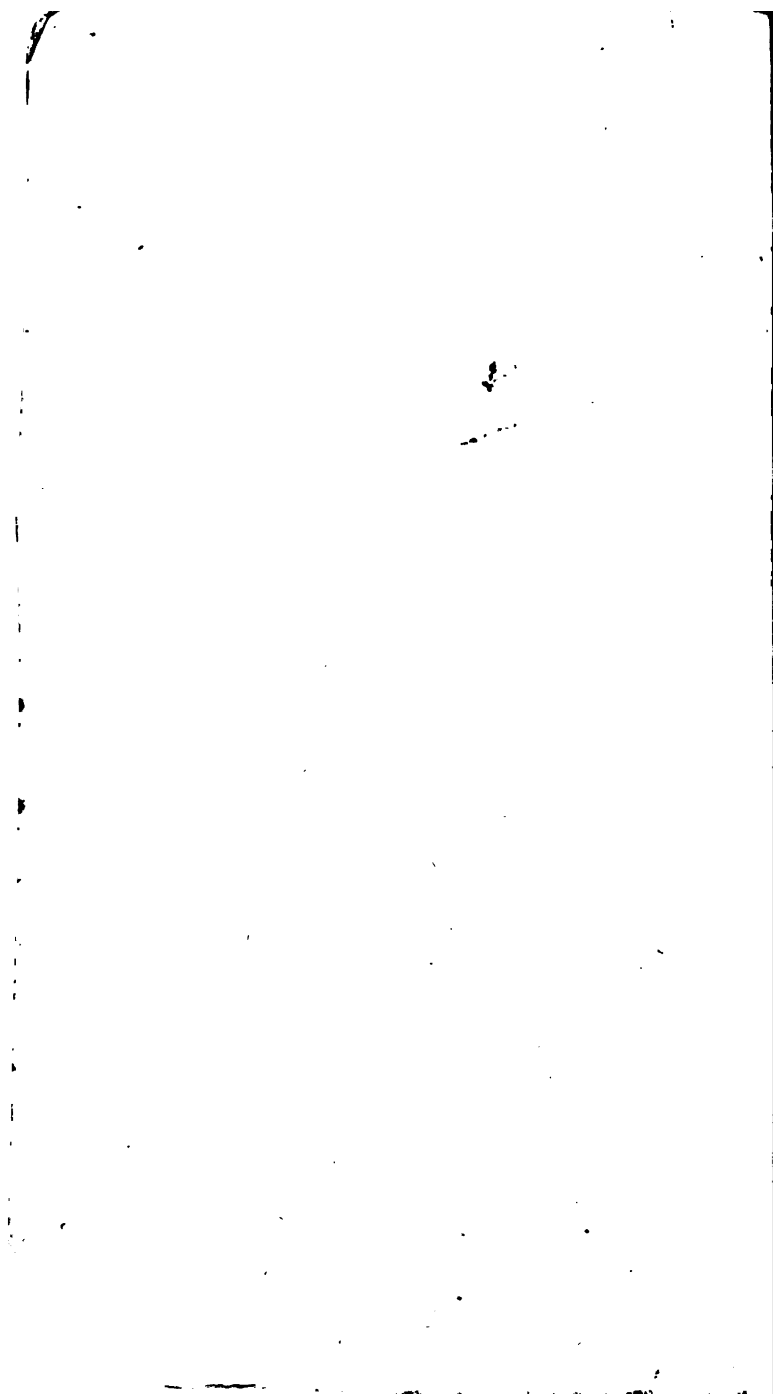
Professeur adjoint à l'École de Saint-Cyr.

PARIS

LIBRAIRIE PAGNERRE

Rue de Seine, 18.

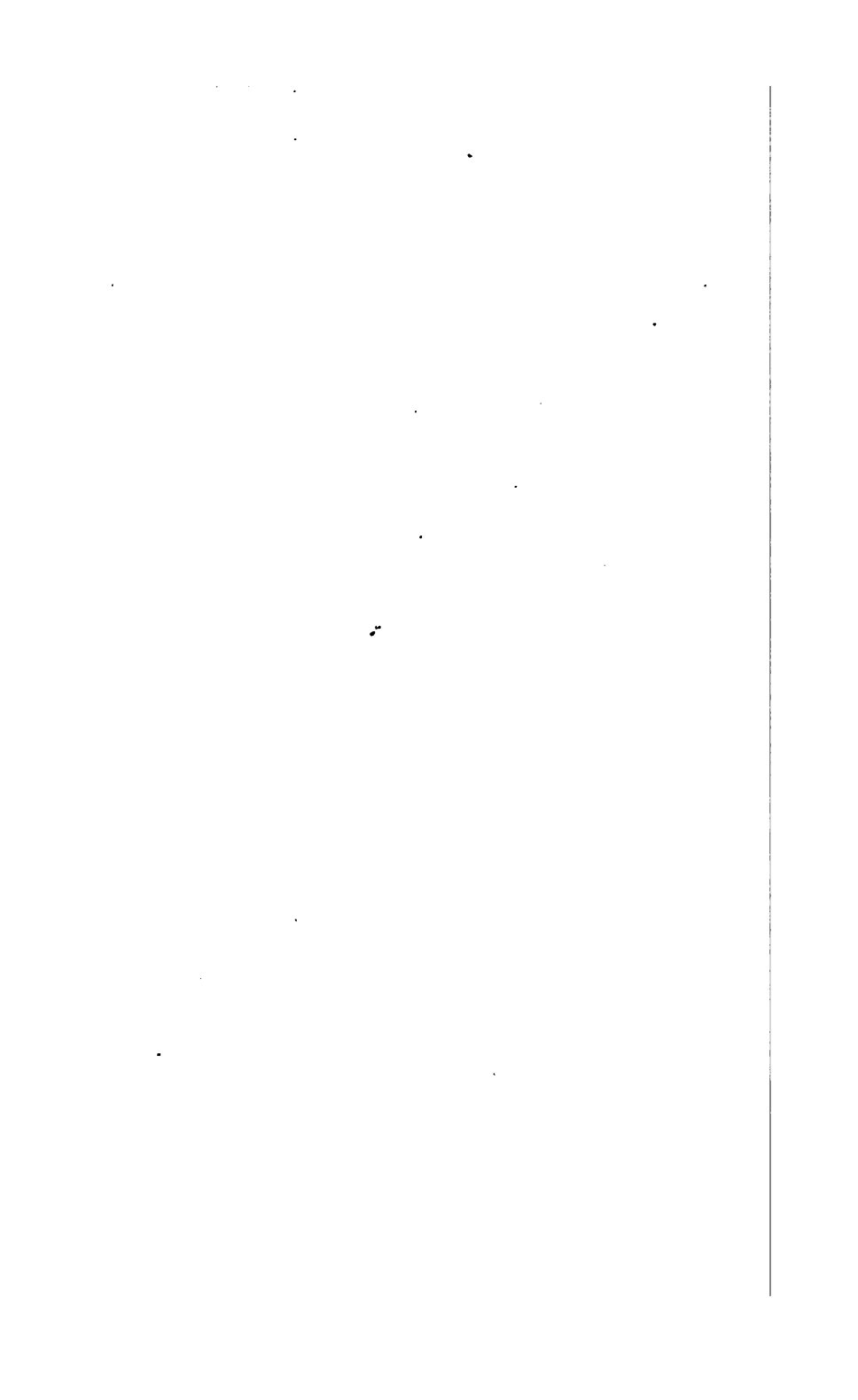
1872



LA HONGRIE

SON HISTOIRE

SA LANGUE ET SA LITTÉRATURE



DÉDICACE

MONSEIGNEUR,

*Les derniers événements qui se sont accomplis
nt permis à ma nation de prendre un nouvel
essor ; les sciences, les belles-lettres et les arts ont
ait des progrès immenses, le perfectionnement de*

la langue et la propagation de nos chefs-d'œuvre littéraires ont rangé la Hongrie parmi les pays les plus avancés.

Tous nous savons combien vous avez participé à ces travaux; mon pays s'honore de votre concours, et votre nom sera cher à la patrie reconnaissante.

Habitant depuis longtemps un pays lointain, mes plus chères espérances ont toujours été pour la prospérité de ma patrie, et j'ai essayé de faire valoir à l'étranger ses incontestables mérites. Le modeste travail que je livre à la publicité n'est qu'un récit restreint de notre histoire, de notre langue et de notre littérature. Permettez-moi, Monseigneur, de vous offrir cet opuscule, et daignez l'accepter avec cette indulgente bonté qui caractérise toutes vos actions.

Votre bienveillant consentement sera pour moi

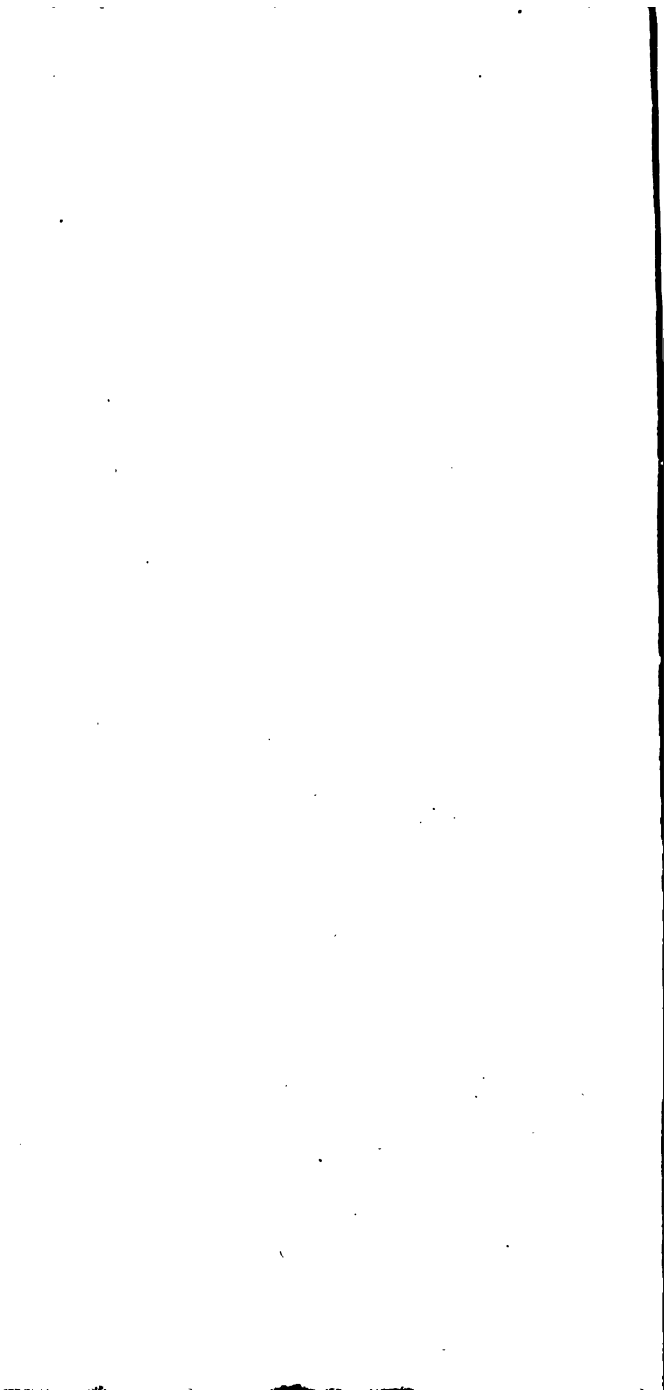
*un grand honneur et un puissant encouragement,
je m'efforcerai de m'en rendre digne.*

*Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon
plus profond respect, avec lequel j'ai l'honneur
d'être,*

de Votre Excellence,

*le très humble et très obéissant
serviteur.*

C.-E. DE UJFALVY.



AVANT-PROPOS

M. de Montesquieu partit de Vienne pour voir la Hongrie, contrée opulente et fertile, habitée par une nation fière et généreuse, le fléau de ses tyrans et l'appui de ses souverains.

D'ALEMBERT (*Eloge de Montesquieu.*)

Le travail que nous donnons au public traite d'une langue et d'une littérature encore fort peu connues en France, et qui offrent toutefois quelque intérêt. Plusieurs savants français éminents se sont occupés à différentes reprises du peuple magyare, de son pays, de sa langue et de sa littérature ; mais

nous croyons être le premier hongrois qui parle de son pays au public français. Qu'il nous soit permis, tout d'abord, de rendre hommage aux bienveillants efforts qui ont été faits pour porter la vie du peuple magyare à la connaissance de la France.

M. Saint-René Taillandier, lié intimement avec notre infortuné et illustre compatriote, le comte Teleki, a publié plusieurs travaux approfondis sur la Hongrie. Il dirigea l'attention des littérateurs français sur notre regretté poète Alexandre Petœfi, et fit une étude remarquable sur notre plus grand patriote et bienfaiteur national, le comte Etienne Széchényi. Les œuvres incomparables de Petoefi avaient déjà frappé Béranger, et le célèbre chanteur français encouragea MM. Thalès-Bernard et H. Desbordes-Valmore à traduire ces chefs-d'œuvre. M^{me} Valmore, la femme poète par excellence, avait deviné le puissant génie du jeune barde magyare; c'est elle

qui, avec le tact exquis qui caractérise toutes les œuvres de cette noble femme, attira l'attention de son fils sur ces beautés voilées et sur cette sublime mélancolie. M. Desbordes-Valmore fils prépare une publication de deux cents poésies de Petœfi, à laquelle nous avons apporté notre modeste obole (1). M^{me} A.-D. Hommaire de Hell adresse aussi quelques paroles éloquentes à la Hongrie et à son cher poète dans son intéressant livre intitulé : *A travers le monde*. A notre esquisse historique, philologique et littéraire, nous avons ajouté des morceaux choisis, tirés des meilleurs poètes hongrois, dans l'espoir que ces compositions, souvent si naïvement émues, toujours inspirées par un ardent patriotisme, pourraient intéresser le peuple français, si bien pénétré lui-même de l'amour de la patrie.

(1) Poésie magyare, Alexandre Petœfi, traduction par H. Desbordes-Valmore et Ch.-E. Ujfalvÿ de Mezö-Kövesd.

On ne peut être plus éloquent que Vorosmarty dans sa poésie touchante : *Sans patrie*; on ne peut être plus passionné que Petœfi dans son *Idole*.

Enfin, nous implorons l'indulgence du public pour l'étranger qui n'a voulu que faire connaître son pays, sa langue et la littérature de sa nation, à ce noble peuple français, qu'une si ancienne sympathie unit aux Magyares.

Notre peuple, d'ailleurs, n'a jamais marchandé l'admiration et la reconnaissance aux vaillants alliés de Szapolya et de Bathory.

Versailles, le 19 juillet 1871.

L'AUTEUR.

LA HONGRIE

SON HISTOIRE

SA LANGUE ET SA LITTÉRATURE

APERÇU HISTORIQUE

Au commencement de ce siècle, un des plus grands écrivains d'outre-Rhin a dit, en parlant de ma langue natale : « Dans cinquante ans, la langue magyare ne sera plus qu'un souvenir, qu'une légende. » Il est arrivé exactement le contraire de ce qu'il avait prédit. L'idiome de la langue magyare est définitivement devenu la langue officielle de six millions d'hommes, et les œuvres d'un grand

nombre de poètes et de prosateurs témoignent de sa vitalité. Herder s'est donc trompé aussi bien que l'empereur Napoléon I^{er} lorsqu'il prétendait que dans cinquante ans l'Europe serait cosaque ou républicaine.

Il n'est ni indifférent ni inutile pour la France de connaître l'esprit de cette langue mâle et sonore, et de lire, ne fût-ce que dans une traduction, quelques pages de cette poésie, tantôt si mélancolique, tantôt si franchement gaie, et de cette prose à la fois précise et rêveuse.

Je me propose donc de signaler les particularités de la langue magyare en faisant ressortir les caractères originaux qui la séparent des langues indo-européennes et ceux qui la rattachent aux idiomes tchoudes ou finnois. Qu'il me soit permis de donner ici, comme dans une esquisse rapide, un aperçu historique de ce peuple qui, jaloux de ses traditions, a su garder intactes sa nationalité, sa constitution et sa langue.

Il y a neuf siècles qu'un peuple nomade et guerrier qui passait ses journées à cheval à poursuivre les hordes voisines dans la plaine et dormait la

nuit sous des tentes, descendait des monts Ourals, entraîné par cet instinct voyageur qui est propre à tous les peuples de la haute Asie. L'histoire nous dit qu'ils étaient un million d'hommes, Magyares, Koumans, Bachekires et autres peuplades tartares et slaves. Arrivés aux monts Karpathes, les Slaves restèrent en deçà de ces montagnes, et les Magyares, suivis de quelques Koumans, entrèrent dans les plaines fertiles qui s'étendent entre la Theiss et le Danube, pourchassant devant eux les populations de ces riches contrées. Ils se composaient de sept tribus confédérées dont la principale était celle des Magyares; elles avaient un chef commun : c'était le lien qui les unissait. Le chef se nommait Arpád, fils d'Almus, chef d'une illustre famille royale qui pendant quatre siècles régna sur le peuple magyare et lui donna de grands capitaines et de sages législateurs.

Rien ne put arrêter l'ardeur guerrière des premiers Magyares. Ces barbares envahissent les pays limitrophes, dévastant toute l'Allemagne, tandis que leurs éclaireurs poussent jusqu'aux environs de Lyon. L'arrière-petit-fils d'Arpád fut le

duc Geyza, époux de Sarolta, princesse chrétienne. C'est lui qui jeta les premiers germes de civilisation chez ce peuple indomptable, mais ce fut son fils Etienne qui, en adoptant la foi du Christ, assura les bases de la grandeur et de la puissance de la Hongrie. Comme saint Louis en France, saint Etienne, premier roi de Hongrie, fut un prince juste et magnanime, un vrai père pour son peuple. Son regard seul, d'après la chronique, suffisait pour arrêter une main prête à le frapper. Par lui la liberté fut rendue à tous les esclaves chrétiens, et les Magyares qui refusaient le baptême étaient l'objet constant de ses persécutions, parfois cruelles. Pour soumettre les grands qui s'opposaient à l'établissement du christianisme, il eut recours à la force. Des écoles furent fondées par lui dans sa propre résidence ; il emprunta aux peuples étrangers des instituteurs et des moines savants ; d'ailleurs, il prêchait d'exemple et payait de sa personne. On vit une multitude d'églises et de chapelles s'élever sous ses auspices, et de nombreux évêchés furent érigés et richement dotés par lui. Le roi introduisit en plus la dime, et fit du

clergé le premier ordre de l'Etat. Le pape Sylvestre II, reconnaissant de ces importants services rendus à l'Église romaine, envoya au roi une couronne qui constitue depuis cette époque la partie supérieure de la sainte couronne du royaume de Hongrie, tandis que la partie inférieure est formée par celle dont l'empereur Manuel Ducas fit présent au roi Geysa I^{er} ; en même temps le pape lui conféra le titre de roi apostolique et de légat (1). La Hongrie fut donc élevée par Etienne au rang de royaume avec le clergé et la noblesse comme principaux soutiens. Le pays même fut subdivisé en 72 comitats gouvernés par des fonctionnaires qui ne relevaient que du roi et concentraient dans leurs mains la puissance civile et militaire. Ces gouverneurs, les hauts dignitaires de la cour et les pré-

(1) Cette couronne, à laquelle les Magyares attachent une importance superstitieuse et qui fut enlevée de Vienne par Soliman, puis rendue par lui à Zapolya et par la veuve de celui-ci à l'empereur Ferdinand, s'était perdue lors du départ du gouvernement insurrectionnel hongrois pour la Turquie. Elle a été retrouvée en 1863 avec le manteau de Saint-Étienne et les autres insignes du couronnement dans une caisse enfouie près d'Orsowa; transportée à Vienne, elle y faisait partie des joyaux de la couronne. Elle a été rendue depuis et se trouve de nouveau à Bude, où une compagnie d'élite est affectée à sa garde.

lats secondèrent le prince dans la réorganisation de ses états et constituèrent le sénat. Ses premiers successeurs ne lui ressemblèrent pas : c'étaient d'odieux tyrans et des hommes d'une médiocre intelligence. Ladislas I^{er}, que l'Église a mis également au nombre des saints (1074-1077) brilla d'un vif éclat dans les ténèbres de ce siècle. Il fut ainsi que Koloman un vaillant capitaine et un grand législateur. Ces deux rois réunirent la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie à la Hongrie.

C'est surtout sous Bella III (1173-1204), qui avait été élevé à Byzance, que la civilisation en Hongrie prit de grands développements. Ce prince avait épousé Marguerite, sœur du roi Philippe de France. La cour adopta les usages français ; de jeunes magyares furent envoyés dans les universités de Paris et de Padoue. On forma même une académie à Veszprim sur le modèle de l'université de Paris. Ce changement de mœurs avait déjà attiré sous son prédécesseur Geysa II de nombreux colons qui accoururent de Flandre, d'Alsace et de plusieurs contrées d'Allemagne. Ils s'établirent en Transylvanie et au nord de la Hongrie (La Zips)

et favorisèrent le développement de l'agriculture et du commerce.

Le successeur de Belas III, André II (1220-1245) fut un prince faible qui se laissa arracher par la noblesse la fameuse bulle d'or (1222) et par le clergé un concordat très avantageux (1233). Bela IV (1235-1270) montra les meilleures dispositions et était en train d'opérer des réformes salutaires, lorsque les Mongols envahirent la Hongrie. Le roi fut battu à la bataille de Sajo, et les hordes barbares pillèrent et ravagèrent le malheureux pays. Après leur retraite, la population se trouva décimée et le pays fut dans la plus misérable situation. Le roi fit tout ce qu'il put pour rétablir l'ordre et la sécurité publique; il favorisa la bourgeoisie, augmenta le nombre des villes libres, appela des Allemands et des Italiens pour repeupler son royaume et introduisit la culture de la vigne à Tokay, en un mot il eut recours à tous les moyens pour cicatriser les plaies faites à la Hongrie par les Mongols. André III, mort le 13 janvier (1301), fut le dernier des Arpâdes. La mort de ce roi jeta le trouble en Hongrie; il y eut un inter-

règne, et les deux rois qui furent élus successivement durant cet interrègne (1304-1308) parurent à peine dans le pays.

C'est sous des rois de sang français que commença le grand rôle que la Hongrie devait jouer à l'est de l'Europe. Charles Robert, roi de Naples, prince d'Anjou, fut élu roi de Hongrie et régna trente-sept ans. Son fils Louis le Grand, en même temps roi de Pologne, fut un des plus illustres princes de son siècle. Le pape le nomma capitaine général de la chrétienté; et sa sagesse et son courage furent également admirés par ses amis et ses adversaires. Ce prince fonda en 1367 une école supérieure à Fünfkirchen, délivra de ses entraves le commerce avec l'Orient, déjà très actif, favorisa l'industrie des villes; mais il expulsa les juifs et chargea les paysans de nouveaux impôts. Son règne de quarante ans constitue une des plus belles pages de notre histoire.

Bientôt la Hongrie devint par héritage la propriété de l'empereur Sigismond de Luxembourg, et ensuite du prince autrichien Albert (1438). Mais après la mort de Ladislas Posthume, roi sans génie

et sans énergie, la couronne échet de nouveau à un Magyare, à Mathias Corvin, fils du célèbre capitaine Jean de Hunyady (la terreur des Turcs sous le roi précédent). Mathias Corvin fut le plus grand roi que la Hongrie ait possédé. Il commença par relever le prestige de sa patrie qui avait baissé sous ses prédécesseurs ; il fut aussi grand capitaine qu'habile diplomate. Ses ennemis tant intérieurs qu'extérieurs furent humiliés ou domptés ; il rétablit la tranquillité publique en réorganisant les comitats. Ce roi, bien que très sévère, sut conquérir l'amour et la confiance de la nation entière, d'où ce proverbe qui est encore dans toutes les bouches : « Le roi Mathias est mort ; dame Justice est morte avec lui. » Ce prince aimait les lettres et les sciences, il créa l'université de Pressbourg (en 1467), fit venir principalement d'Italie des professeurs et des savants. Il fonda dans le château d'Ofen une précieuse bibliothèque qui fut dispersée après sa mort. La fin de son règne est marquée par la prise de Vienne qu'il enleva à l'empereur Frédéric III. C'est là qu'il succomba à une mort prématurée après un glorieux règne de trente-deux ans. Certains histo-

riens attribuent cette mort à un empoisonnement. Un de ses successeurs, Louis II, perdit dans la bataille de Mohács (de funeste mémoire) contre les Turcs le trône avec la vie (1526). Ce fut vingt-six ans après la mort du grand roi Mathias que la Hongrie devint définitivement la possession de la maison de Habsbourg, et on serait porté à croire que l'histoire de la Hongrie, reléguée au second plan, présente moins d'intérêt. C'est une grande erreur, car c'est à cette époque que commencent les luttes constitutionnelles entre ce peuple et ses rois qui donnèrent naissance à un parlementarisme très libéral. Là, dans ce coin reculé de l'est de l'Europe, on vit l'étrange spectacle d'un peuple libre se développant et prospérant sous la sauvegarde de son antique constitution. Cette constitution différait radicalement de celle de la Pologne, en ce qu'elle faisait du paysan l'ami du noble. Aussi de tout temps la noblesse hongroise a-t-elle eu à cœur de marcher à la tête du peuple; non-seulement comme étant la partie aristocratique, mais aussi comme étant la partie intelligente, instruite et libérale. C'est grâce à cet esprit conciliant et éclairé, que la no-

blesse joue encore aujourd'hui un rôle si important en Hongrie. On connaît l'influence que la Hongrie a exercé pendant le règne de Marie-Thérèse sur les destinées de l'Autriche entière. Elle n'a reculé devant aucun sacrifice pour exécuter sa noble promesse : *moriatur pro rege nostro* ; Marie-Thérèse conserva dans tout son règne un sincère attachement pour le peuple hongrois et le lui témoigna en toute occasion. Elle régularisa en 1765 par l'*urbarium* les rapports des vassaux, supprima l'ordre des jésuites en 1773, et réforma l'instruction publique dans le pays. Cette noble femme brilla non-seulement par ses grandes qualités de reine, mais aussi par ses vertus domestiques et par sa foi ardente et éclairée. Son fils Joseph II, prince animé des meilleures intentions, précipita les réformes qu'il croyait nécessaires et finit par succomber malgré ses efforts. En ne se faisant pas couronner en Hongrie selon l'antique usage, et en ne convoquant pas la diète pour conserver une plus grande liberté d'action, il s'aliéna une partie considérable du peuple hongrois.

Le paysan et le bourgeois ne comprenaient pas

encore ce qu'il y avait de salutaire dans ses réformes, et la noblesse et le clergé ne voulaient pas le comprendre au détriment de leurs intérêts. L'abolition du servage et la modification dans un sens plus libéral des statuts des corps de métiers ; la suppression des droits féodaux, la soumission des nobles aux charges publiques, l'abolition des états, l'introduction d'un code national, la réduction du nombre des couvents, l'édit de tolérance et un autre sur la liberté de la presse soulevèrent le paysan, le bourgeois, le noble et le prêtre contre lui. Mais en rendant la langue allemande obligatoire pour tout enseignement, il porta l'irritation à son comble ; le peuple, excité par le clergé et la noblesse, se révolta, et l'empereur fut forcé, le 28 janvier 1790, de revenir sur plusieurs de ses innovations. Phénomène remarquable, un prince voulant donner des libertés à un peuple qui n'en voulait pas. Son frère, Léopold II, sut rendre le calme à la Hongrie, et sous ses successeurs, le grand Palatin (l'archiduc Joseph), administra la Hongrie avec un esprit de conciliation et d'impartialité auquel tous les partis durent rendre hommage.

Ces luttes perpétuelles , pour la conservation d'une constitution que beaucoup de Hongrois ne crurent pas même perfectible, donnèrent naissance à la Révolution de 1848, dans laquelle un petit peuple vaillant et généreux, fort de son bon droit, lutta contre les hordes moscovites d'une manière héroïque et succomba avec gloire. Le roi actuel, prince intelligent et éclairé, a seul entre tant de rois compris le parti qu'il pouvait tirer d'une satisfaction donnée à la Hongrie, et, en restituant au pays son ancienne constitution dans toute son intégrité, il inaugura la base fondamentale d'une nouvelle ère qui s'annonce comme devant être heureuse et féconde.

1

2

3

LA LANGUE MAGYARE

I

Origines de la langue magyare.

Nous savons aujourd'hui que les peuplades des quatre migrations successives, les Thraco-Pélasges, les Celtes, les Germains et les Slaves, parlaient toutes des langues issues de la même souche. L'antique Aryah est la mère de tous ces idiomes, et nous comprenons ces différents peuples sous le nom collectif d'Indo-Germains. La langue sanscrite proprement dite n'est que la sœur aînée, qui se

rapproche le plus de la langue mère. Quant aux langues autochtones de l'Europe, nous ne savons pas encore au juste si le basque et le finnois en font partie. Un grand savant a trouvé des points de contact entre le basque et le finnois, conséquemment entre le basque et le magyare. L'hypothèse que ces trois peuples auraient une origine commune s'affermir de jour en jour davantage. Les Basques et les Finnois peuvent être considérés comme les autochtones de l'Europe ou du moins comme descendants d'une migration de beaucoup antérieure à celle des Thraco-Pélasges.

Il est avéré aujourd'hui que les peuples finnois qui occupent maintenant le nord de l'Europe habitaient autrefois comme population puissante et laborieuse le centre de notre continent, et ce sont probablement les peuples venant de l'Asie qui les ont refoulés vers le Nord, où le climat a exercé une si grande influence sur leur constitution physique. Quelle différence n'y a-t-il pas encore aujourd'hui entre les Lapons et les Esthoniens? Ce qui n'empêche pas que leurs langues ne soient des idiomes nés de la même souche.

Les Basques ont, d'après toute probabilité, encore précédé les Finnois ou du moins se sont séparés d'eux de très bonne heure. Leur langue ressemble probablement encore plus à la langue mère, car le parler basque est un type tout à fait isolé, et les langues finnoises ou tchoudes ne s'en rapprochent que médiocrement. Il n'est pas dans notre intention de discuter les ressemblances qui peuvent exister entre le magyare et le basque ; un écrivain d'une grande érudition et d'une compétence incontestable en pareille matière, le prince Lucien Bonaparte, a traité victorieusement ce sujet et a fait valoir des raisons qui ont dû attirer la juste attention de tous les linguistes. Mais quant aux analogies qui existent entre le magyare et le finnois, elles sont si évidentes que nous nous proposons d'en faire ressortir plus tard les points capitaux.

Un savant philologue a jadis émis l'opinion suivante sur le magyare : « La langue magyare est une agglomération d'un grand nombre de débris d'autres langues, et il faudrait la dépouiller entièrement de ses éléments étrangers pour prouver le

contraire. L'homme qui se vouerait à cet immense travail ne s'est pas encore trouvé, il se trouvera peut-être ! etc. » Toujours est-il que nous ne pouvons admettre cette singulière supposition. Il est facile de reconnaître de prime abord les mots d'origine étrangère, et encore plus aisé de constater les tournures de phrases venues par le contact avec les peuples limitrophes (comme les Turcs, les Allemands, etc.). Mais quant à la grammaire, elle est typique et ne se rapproche d'aucune autre langue, le finnois excepté. Etant prouvé que les Magyares n'ont pas eu de rapports avec les peuples tchoudes depuis plus de mille ans, cette ressemblance, si elle n'est pas accidentelle, doit trouver son explication dans une origine commune des deux langues. Toutes les recherches faites jusqu'à présent par de célèbres linguistes ont prouvé que cette ressemblance n'était pas et ne pouvait pas être l'effet d'un simple hasard. C'est pourquoi nous soutenons que le magyare, langue natale des descendants des Magyares qui habitent depuis le XI^e siècle la Hongrie et la Transylvanie, est un rameau complètement isolé de la grande race des langues tchoudes,

finnoises, tartares, touraniennes, ouraliennes ou altaïques.

Les Hongrois s'appellent eux-mêmes *Magyar*, dénomination qui a été confondue à tort dans leurs anciennes œuvres avec *Mager*, *Moger*, *Meger*, tandis que les plus antiques sources orientales, celles de l'empire byzantin (1), les appellent *Turcs* (*Türken*), et les sources occidentales *Hungari*. A plusieurs reprises déjà on a essayé de trouver la signification de cette dénomination sans arriver à un résultat certain.

Ne pouvant pas admettre la supposition sans fondement du point de vue historique et étymologique d'Ostrokocsi (2), Horváth (3) et Dankovszky (4), nous constaterons seulement que tous les anciens historiographes identifient les Hongrois avec les Huns et reportent l'origine du mot *Hun-*

(1) Voir Constantin Porphyrogenète. *De Adm. Imp.*

(2) *Origines Hungariæ, seu liber, quo vera nationis Hungariæ origo et antiquitas e veterum monumentis et linguis præcipuis panduntur.* Pars I et II, Franequeræ, 1693.

(3) *Rajzolatok a magyar nemzet' legrégiébb történeteibél.* Pesten, 1825.

(4) *Hungaræ gentis avitum cognomen, origo genuina, sedesque prisæ ducentibus græcis scriptoribus coævis detectæ.* Poonii, 1825.

garus au nom *Hun*. Ainsi, dit l'historien hongrois Géza : *Menroth gigans duos filios generavit, ex quibus Hunni sive Hungari exorti sunt*. Même les noms des deux fils de Menroth lui sont connus : *Cum autem Hunor et Magor Menroth essent primogeniti...* Un autre historien, Ipolyi (1), va plus loin encore ; il soutient avec le plus grand sérieux que les noms des deux fils de Nemrod s'identifient avec les deux noms des races : Huns et Magyares, qu'ils sont les aïeux des deux peuples différents, et qu'il faut lire *Hunni et Hungari* à la place de *Hunni sive Hungari*.

Qui est-ce qui ne trouvera pas une analogie surprenante entre cette tradition fantaisiste et la légende slave d'après laquelle les frères *Tchèque, Lèque* et *Russe* sont les aïeux des trois grandes races slaves : tchèque, polonaise et russe (2).

(1) *Magyar Mythologia*.

(2) De même on fait descendre les trois grandes familles des langues sémitiques, chamitiques, japhétiques ou ariennes des trois fils de Noé. Le sémitique, comme souche de l'hébreu, de l'arabe, etc.; le chamitique, comme souche du libien, du copte, de l'ancien égyptien, etc., et l'aryah enfin mère de toutes les langues indo-germaines. Supposé la justesse de cette hypothèse, il ne sera pas impossible de trouver dans la suite des temps des points de contact entre ces trois branches principales.

Le célèbre connaisseur des langues finnoises, M. A. Castren, parle dans ses cours du premier domicile du peuple finnois (1) de la manière suivante : « Laissant de côté plusieurs autres preuves évidentes qui pourraient puissamment corroborer ce que je viens de dire sur l'origine des Finnois des contrées environnant l'Altai, je veux seulement faire remarquer qu'on trouve encore aujourd'hui des branches de la race finnoise dans ce lieu antique. Ce sont les Ostiaks et les Vogoules, plus souvent connus sous le nom commun des Ouïgoures ou Yougoures. Ils habitent tout le long des bords de l'Obi et de l'Irtich, et on en rencontre aussi des traces certaines près de la source de ce dernier fleuve. Cette même contrée fut habitée jadis par une race turque, les Ogoures ou Yogoures qui, à cause de la proximité des Finnois, fut souvent confondue avec eux, d'où le nom d'Ouïgoures ou Yougoures. Le nom des Magyares est de la même origine, aussi le peuple hongrois compte-t-il les Vogoules et les Ostiaks parmi ses parents. »

(1) Helsingfors, 1849.

Hunfalvi (1) est du même avis, en prouvant, à l'aide des langues congénères, l'identité des racines : *uj, jog, mog, mag*, il constate que le mot ouïgour (*ujgur*)-*moger* signifie : l'allié (2).

Mais c'est sans contredit Schott (3) qui, le premier, emploie pour l'ensemble de ces langues la dénomination de *finnoises-tartares* ou *ouraliennes-altaïques*. Castrén (4) les appelle *langues altaïques* tout court, dénomination qui nous paraît assez heureuse, vu qu'elle n'appartient à aucun de ces peuples en particulier et qu'elle nous indique la première demeure de cette race puissante dont l'habitation primitive se trouvait près de l'Altaï, d'après les traditions finnoises, turques, mongoles et même magyares. Müller (5) enfin appelle ces langues des *langues touraniennes*, en opposition aux langues

(1) *Magyar nyelvészet*, 1^{er} folyam, 4, füzet.

(2) *Jogur*, en turc : *lier*, attacher ensemble.

(3) *Versuch über die finnisch-tatarischen Sprachen*. Berlin, 1836. *Ueber das altaische oder finnisch-tatarische Sprachengeschlecht*, 1849.

(4) *De affixis personalibus linguarum altaicarum dissertatio*. Helsingforsiae, 1850.

(5) *Suggestions for the assistance of officers in learning the languages of the seat of war in the East*. London, 1854.

aryennes, sémitiques, etc., et nous sommes parfaitement de son avis; le Touran ayant été de tout temps le centre de leur habitation première, d'où elles sont parties semblables à des rayons parcourant une grande partie du monde moderne.

De l'immense étendue qu'occupe cette race, Schleicher (1) nous trace un tableau vraiment grandiose :

« Cette race, dit-il, s'étend jusqu'aux confins les plus reculés de l'Asie du Nord-Est. Elle embrasse les Toungouses (Mandchous) et les Mongols. Ces deux peuples, à une petite exception près, qui se trouvent au nord des monts Caucases, n'habitent que l'Asie et donnent la main à la nombreuse famille des langues turques, célèbres par leur antiquité et leur pureté. Les Turcs commencent au bord du Lena avec les Jacoutes, se resserrent dans les parties orientales de la Haute-Tartarie sous le nom de Ogoures ou Yocures, comprennent les Kirghizes, les Turcs de la Sibérie et les Turcomans, et s'étendent jusqu'au sein de la Russie européenne.

(1) *Sprachen Europas.*

Là, divisés en plusieurs peuplades et parlant différents dialectes, ils prennent le nom de race tartare. Des rameaux détachés de la masse entière s'étendent davantage vers l'Occident dans le Caucase, dans la Crimée et dans l'Asie-Mineure. De là, les Turcs ont pénétré en conquérants jusque dans l'Europe méridionale, dans le territoire des langues grecques, albanaises et slaves du midi, et ont fondé autant de petites colonies enclavées dans ce territoire.

« Le nord de la Russie européenne et asiatique est occupé par les Samoïèdes sur les bords de la mer Glaciale (de la mer Blanche jusqu'à l'embouchure du Lena) ; Schott (1) compte leur langue au nombre des langues tartares, plus particulièrement finnoises. Aux limites de l'Europe, des deux côtés des monts Ourals, se trouvent réunis dans un seul tronçon les différents dialectes congénères appelés : finnois de l'est. Le finnois de l'ouest (le lapon, le finnois proprement dit, l'esthonien et le livonien), séparé du samoïède par la mer Blanche, forme de

(1) *Ueber das altaische oder finnisch-tartarische Sprachengeschlecht.*

nouveau une branche détachée de la langue mère. Enfin, au milieu de langues d'origine indo-germaine, loin de toutes ses sœurs, nous voyons le magyare faisant partie du parler finnois de l'ouest (1).

« Cette langue s'étend donc de l'est à l'ouest, des bords de la mer du Japon jusque dans les environs de Vienne et Christiania, et du nord au midi, des bords de la mer Arctique jusqu'au sein du Thibet, jusqu'aux bords du lac Tenghrie (près de Lassa) en Afghanistan et jusqu'aux côtes méridionales de l'Asie-Mineure. »

Ce tableau nous indique les trois subdivisions de cette race de langues :

1° Les langues tartares; 2° les langues turco-manes; 3° les langues finnoises ou tchoudes. Cette dernière encore subdivisée en langues finnoises de l'est et langues finnoises de l'ouest.

(1) Un célèbre voyageur du dernier siècle, le conseiller aulique russe, M. de Orlay (de naissance magyare), prétend avoir rencontré dans ses voyages dans les monts Caucases une peuplade appelée par les Russes : Uhritschi ou Ugritschi, parlant un dialecte congénère du magyare. D'autres voyageurs mentionnent un tel peuple entre les habitants des vallées des monts Ourals.

II

**Parenté indiscutable avec les langues finnoises
ou tchoudes.**

Déjà dans le dernier siècle des savants suédois et autres, comme Olaus Rudbequius (1), Strahlenberg (2), Jean Everard Fischer (3), Hell (4), Jean Sainovits (5), Ihre-Oehrling (6), Hager (7), ont constaté la parenté qui existe entre la langue magyare et les idiomes tchoudes. Ihre prétend même dans l'avant-propos de son glossaire que le célèbre

(1) *Specimen usus linguæ gothicæ*. Upsala, 1717.

(2) *Beschreibung des russischen Reiches*. Stockholm, 1730.

(3) *Quæst. Petropol.*

(4) Astronome viennois envoyé en Laponie, 1764.

(5) *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse*. Tyrnavia, 1770.

(6) *Disp. de convenientia linguæ Lapponicæ cum Hungaricæ*. Upsala, 1777. *Gothischer Glossar*. Upsala, 1769.

(7) *Neue Beweise der Verwandtschaft der Ungarn mit den Lappländern*. Wien, 1794.

philosophe allemand Leibnitz avait soutenu la même thèse. Même en Hongrie, nous rencontrons, vers la fin du dernier siècle, deux linguistes distingués combattant bravement l'opinion de plusieurs savants compatriotes qui prétendaient avoir trouvé une affinité entre le magyare et les langues orientales plus particulièrement sémitiques. Les œuvres estimables de Sainovits et de Gyarmathy (1) auraient pu rendre d'excellents services aux philologues qui venaient après eux, et sont encore aujourd'hui d'une utilité incontestable pour celui qui travaille dans le même sens. En Hongrie c'était malheureusement peine perdue. Le peuple se souciait peu d'une parenté possible avec les Lapons aux cheveux roux ou les Finnois qu'on ne connaissait que de ouï-dire, et il savait gré à ceux qui s'efforçaient de combattre ces idées en cherchant une plus noble souche, une origine antique perdue dans la nuit des siècles. D'autres peuples ont eu la même faiblesse. Nous remarquons déjà chez les Grecs et les Romains une tendance prononcée à reculer leur

(1) *Affinitas linguæ hungaricæ cum linguis fennicæ originis grammaticæ demonstrata.* Gœttingæ, 1779.

origine plus loin que tous les documents, que toutes les traditions, et à chercher des contes fantaisistes pour satisfaire leur vanité nationale. Entre les peuples modernes nous voyons le même spectacle ; le peuple magyare n'est donc pas le seul qui soit tombé dans une si grosse erreur. Il est à regretter que ce préjugé national ait même aveuglé le plus grand philologue hongrois Révay qui ne voulait pas même admettre la possibilité d'une parenté entre les langues finnoises et son idiome natal. Mais bientôt on découvrit l'antique sanscrit et son affinité indiscutable avec presque toutes les langues modernes ; la question sur l'origine du magyare intrigua de plus en plus tous les savants de l'Europe, et il fallait bien que la lumière se fit aussi dans ce petit coin obscur de la science philologique. Schott prouva le premier l'affinité entre les langues altaïques ; Boller (1), plus explicite encore, fit des cours remarquables sur le même sujet, et Hunfalvi (2) fut

(1) *Die finnischen Sprachen. Sitzungsbericht der Kais. Akademie der Wissenschaften.* Jahrgang, 1853, 1854, 1855.

(2) *Tájékozas a magyar nyelvtudományban.* Pesten, 1852, et *Magyar Akadémiai Ertesitæ*, 1852-55.

le premier en Hongrie qui montra le chemin à tous les linguistes à venir. Infatigable de sa nature, ce dernier rédigea pendant plusieurs années des publications mensuelles (1) qui, attirant petit à petit des collaborateurs zélés et inspirés, inaugurèrent une ère nouvelle pour l'histoire philologique de cette langue. C'est à lui et au savant grammairien Anselm Mansvet Riedl (2) que sont dus pour la plus grande partie les beaux résultats acquis jusqu'à ce jour.

(1) *Magyar Nyelvészet szerkeszti.* Hunfalvy Pál. Pest., 1855-57.

(2) A. M. Riedl est auteur de la meilleure et de la plus complète grammaire philologique de la langue magyare.

III

**La langue magyare comparée aux langues
de même origine.**

Nous avons dit, dans notre premier chapitre, que les langues touraniennes se subdivisaient en trois classes : tartares, turcomanes (turques) et finnoises, et nous avons ajouté que l'idiome magyare appartenait à cette dernière classe, finnoise ou tchoude, autrement dit ouralienne. Schott (1) est du même avis, ainsi que Boller dans ses recherches approfondies, tandis que Hunfalvi donne au magyare une position intermédiaire entre les langues finnoises et les langues turcomanes (turques). Castrén, traitant des terminaisons qui tiennent lieu du pronom dans

(1) *Ueber das Zahlwort in der tschudischen Sprachenclasse, wie auch im türkischen, tungusischen und mongolischen.*

les langues tougouses, bouriètes, mogoles, turques, samoïèdes et finnoises, joint le magyare à la dernière langue. Toutes ces suppositions ne sont pas encore arrivées à la certitude, mais nous ne croyons pas nous tromper en soutenant que le magyare, comme langue touranienne, compte parmi la subdivision des langues tchoudes ou finnoises. A l'appui de cela nous allons citer les observations faites par A.-M. Riedl, qui sont aussi approfondies qu'irréfutables. « La place de la racine dans les mots dérivés, son inflexibilité, l'harmonie des voyelles, les règles sur les terminaisons, etc., sont communes à toutes les langues altaïques; au contraire, l'accentuation des langues tartares, turques, tcheremisses, etc., diffère essentiellement de celle des langues finnoises et de l'idiome magyare en particulier. Le changement du son résultant de l'influence de l'accent tonique rapproche sensiblement le magyare du lapon, tandis que d'autres apparitions phonétiques, par exemple l'accentuation de la lettre *l* dans des cas précis, l'altération des racines dans plusieurs formes, et leur retour à la forme primitive devant d'autres suffixes se trouve

identiquement dans le zirényen. La terminaison des racines par une voyelle se trouve encore dans le finnois, tandis qu'elle s'est perdue dans le magyare et dans les autres langues parentes. Les consonnes magyares se rapprochent de celles des Ostiaks; ses consonnes adoucies se retrouvent dans les langues finnoises de l'est, et elles sont étrangères au finnois de l'ouest. La langue finnoise aime l'hiatus, le magyare unit aussi régulièrement les diphtongues en les réduisant à un seul son; la langue finnoise a un cachet caractéristique qui vient des voyelles; le magyare, un cachet caractéristique provenant des consonnes; les préfixes enfin, étrangers à toutes ces langues, sont une propriété toute particulière du magyare (1). Quant aux suffixes, le magyare a autant de rapport avec le ture qu'avec le tchoude ou finnois et incline presque plus vers le turc, même vers le mongol. La division de la conjugaison en deux formes est aussi particulière au magyare, quoiqu'on trouve quelque chose d'analogue dans la langue des Morduins (Mordouines,

(1) Les préfixes sont même une innovation; l'ancien magyare n'en possédait pas.

Morduans). De même qu'entre les langues indo-germaines le sanscrit (1) sert d'aimant, le finnois peut être considéré comme centre, comme point de départ pour les langues touraniennes. »

Le finnois et le magyare sont les seules langues de cette souche qui possèdent une riche littérature, empreinte de la civilisation ; nous faisons abstraction du turc trop anéanti par les influences limitrophes. Le finnois jouissait encore d'un grand avantage sur le magyare, grâce à sa position géographique vraiment exceptionnelle. Comme dit Kellgrén, cette langue, protégée par la position de son pays, au sein de ses forêts vierges et au bord de ses lacs solitaires, entretenue par les chants sacrés de ses pères, pouvait facilement garder son originalité et développer à son gré sa riche organisation. Ce qui prouve jusqu'à l'évidence quelle est l'importance du finnois comparativement aux langues touraniennes et par cela même vis-à-vis du magyare.

(1) Le sanscrit est la seule langue parmi les langues indo-germaines dans laquelle la racine, détachée du corps du mot, a une signification toute précise.

Il y a là encore une particularité que nous voulons mentionner. Les racines dans la langue finnoise sont toutes à deux syllabes, tandis qu'elles sont monosyllabiques dans le magyare (1). Ne voyons-nous pas là une analogie rappelant celle qui existe entre le latin et le français. Une tendance prononcée, pour ainsi dire, que possède chaque langue moderne vers l'abréviation. Aussi, dans les dialectes magyares (2), on voit les vieilles formes et on peut observer, ainsi que dans les incunables (3) (une Oraison funèbre datant du xii^e siècle; une traduction de la Bible du xv^e siècle et la légende de sainte Marguerite du commencement du xvi^e siècle), que les préfixes ne sont qu'une innovation moderne et que les racines sont bien plus longues, les conjugaisons des verbes bien plus

(1) *Hid* en finois *silla*.

Ir — *kirjaa*.

Tilt — *kiello*.

Nyir — *nivara*.

(2) Il y a surtout un dialecte, celui des Palocs, qui possède son poète de génie, en Lisznai, comme le Provençal en France s'honore de son Mistral.

(3) Nous appellerons ainsi les premiers documents de la langue magyare, sortis du berceau de la littérature.

ressemblantes aux langues finnoises que maintenant (1).

Qu'il nous soit permis d'énumérer quelques ressemblances saillantes entre le magyare et les langues finnoises de l'ouest.

La terminaison *es* des adjectifs déterminatifs en lapon se trouve également en magyare, ainsi que la terminaison des substantifs *wouot* ressemble à la terminaison magyare *at*. Il est incontestable que ces deux terminaisons *es* et *at* appartiennent à plusieurs langues : leur ressemblance pourrait donc être fortuite. Mais la terminaison *em* est commune au lapon et au magyare ; le *meng* ou *ming* hongrois, chez les Esthoniens *minne* pour des substantifs dérivés ; enfin le diminutif *ke*, le même chez les Hongrois et chez les Esthoniens, paraissent témoigner en faveur d'une communauté d'origine. Le *k* de la formation du pluriel est le même pour le fin-

(1) Dans l'Oraison funèbre, nous rencontrons beaucoup de racines de verbe sans aucun préfixe. Dans les impératifs p. e. *morieris*, autrefois : *holz*, aujourd'hui : *meghalsz* ; *indulgeat*, a : *bulc-sassa*, ah : *megbocsásza* ; *liberet*, a : *zoboducha*, ah : *meg-ou kiszabadítsa*. Le préfixe du superlatif *leg* n'existait pas encore au xve siècle. Les mots d'aujourd'hui : *hi*, *vi*, *ri*, *i-nni*, dans la traduction de la Bible encore : *hio*, *vio*, *rio*, *in-ni*.

nois et le magyare ; chez les Basques, *c*, qui a toujours le son du *k* ; dans l'une et l'autre langue on ajoute aux noms les adverbes interrogatifs et les pronoms possessifs. Cependant le son de ces suffixes n'est pas toujours le même, excepté celui des pronoms possessifs. Pour la première personne, on ajoute dans les deux langues *am* ou *n* ; pour la seconde *ad* ou *a* (la troisième diffère). La seconde du pluriel ajoute *tok* et les autres un *k*. Le *k*, qui se trouve être en magyare la désinence de toutes les personnes du pluriel, se rencontre également dans le lapon-norvégien à la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif, et à la première et deuxième personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif.

Le verbe déterminatif magyare prend à sa première personne du singulier du présent de l'indicatif *m*, à sa 2^e *d* comme en esthonien. Entre le verbe lapon devenir et le même verbe magyare qui s'emploie souvent aussi comme verbe défectif, on trouve cette ressemblance que la racine de tous les deux étant *le*, ils forment leur impératif en *legy* (d'après d'autres en lapon *lage*). Le verbe magyare forme

de lui-même, outre le présent, encore deux prétérīts et le plus-que-parfait avec l'auxiliaire être; il ne possède point d'habitude de futur et emploie pour ce temps, comme dans le finnois et dans l'esthonien, le présent de l'indicatif.

La construction de la phrase a beaucoup de rapports dans ces deux langues. Ainsi, par exemple, l'infinitif composé du verbe et du pronom suffixe : *je dois*, se dit : *il faut à moi*. La circonlocution pour rendre le verbe *avoir*, pour lequel il n'existe pas de mot propre, se rend par *mihi est* (*nekem van : à moi est*). Aussi, beaucoup de proverbes esthoniens et magyares sont les mêmes. Encore plus grande est la ressemblance entre les pronoms interrogatifs :

	Magyare.	Lapon.	Finnois.	Esthonien.
Qui :	<i>ki,</i>	<i>ki,</i>	<i>kuka,</i>	<i>ke</i> ou <i>kes.</i>
Quoi :	<i>mi,</i>	<i>mi,</i>	<i>mika,</i>	<i>mis</i> ou <i>mes.</i>

La formation du comparatif est identiquement la même dans les deux langues magyare et laponne. On ajoute deux *b* au positif. Le nombre lapon deux, *kuahte*, se dit en magyare, *kettő*. Le *d* lapon, à la

fin des nombres ordinaux et fractionnaires, se trouve aussi en magyare, seulement dans cette dernière langue on forme les ordinaux des fractionnaires, tandis qu'en lapon c'est l'inverse qui a lieu.

Il est encore à remarquer que les radicaux des deux langues ne commencent jamais par deux consonnes.

Quant à l'objection que les radicaux magyares sont presque tous monosyllabiques, tandis que ceux des Finnois tendent tous à avoir deux ou plusieurs syllabes, nous l'avons prévu et déjà combattu au commencement de ce chapitre. Mais en consultant les premiers documents de la langue magyare, entre autres l'oraison funèbre, nous y trouvons une quantité de mots ayant des terminaisons en *a*, *e* et *i* qui ont disparu dans la langue d'aujourd'hui et qui faisaient à ce moment partie inhérente de la racine. Quelques exemples tirés de l'Oraison funèbre suffiront pour démontrer l'exactitude de ce que nous venons d'avancer.

Mige, aujourd'hui (*ah.*) *meg*; *ise*, père, *ah.*, *ös*; *äieul* (1), *Zulta*, *ah.*, *Zsolt*; *Obada*, *ah.*, *Abád*; *Été*,

(1) Isä, père, chez les Lapons.

ih., *Ét*; *Zerenche*, ah., *Szerencs*; *Sápi*, ah., *Sáp*; *Sári*, ah., *sár*; *Rabuca*, ah., *Rabca*; *Zobolsu*, ah., *Szabolcs*; *Zerenchu*, ah., *Szerencs*; *Zuardu*, ah., *Szoárd*; *Pakoztu*, ah., *Pakozd*; *Surcusár*, ah., *Soroksár*; *Lelu*, ah., *Lél*; *Sátorhalmu*, ah., *Sátorhalom*; *Turu*, ah., *Tur*; *Saru*, ah., *Sár*; *Tasu*, ah., *Tas*; *Borsu*, ah., *Bors*; *aloma*, le songe, ah., *alm*, *álm*; *zerelmu*, l'amour, ah., *szerelem*.

Nous rencontrons encore de pareilles terminaisons dans beaucoup de compositions de mots. Kellgrén, s'appuyant sur des démonstrations analogues faites par les célèbres grammairiens allemands Grimm et Heyse, a démontré jusqu'à l'évidence que la voyelle *missante* dans beaucoup de mots composés n'est nullement une invention de l'euphonie, comme on a cru longtemps, mais tout simplement une terminaison de racine rejetée avec le temps dans le mot simple. Nous trouvons des phénomènes analogues dans les langues congénères, p. e. le sel, en finnois *suola*, en zirényen *soo*, en magyare *so* (1).

(1) Le finnois a une tendance telle vers deux syllabes dans ses racines les plus simples qu'il a fait de l'allemand : Rath, *raati*, conseil ; de sack, *sakki*, poche. (*Chute trochaïque.*)

Dans les différents cas, en finnois, tantôt *solán*, tantôt *solá*. Castrén est du même avis, et A.-M. Riedl va plus loin encore, et, érigeant ses précieuses expériences en règle, il dit : « *Le nominatif ne se rapproche pas toujours le plus du radical, au contraire, souvent il faut chercher sous une autre forme, surtout sous les formes suivies des suffixes possessifs, cette plus grande ressemblance avec la racine.* »

Ce qui rend la comparaison entre le magyare et les langues parentes encore plus difficiles, c'est que le finnois ainsi que le mongol n'ont pas les articulations *b, g, d*, et le finnois est même forcé de remplacer l'*f* que le mongol possède par *v*. Mais en suivant le système de la mutation successive des consonnes que A.-M. Riedl nous explique si parfaitement dans sa grammaire philologique en comparant le finnois et les langues congénères aux inculables magyares, et puis au magyare d'aujourd'hui, nous serons bien plus à même de trouver beaucoup de mots magyares d'origine finnoise. Ces mutations sont souvent les plus étranges, et elles sont trop nombreuses pour les énumérer toutes.

Les plus saillantes sont, par exemple :

$K = ch = h$, finnois, *kolme*. Oraison funèbre (*o. f.*), *charm*, ah., *három*, trois; finn., *kuolo*, o. f., *cholta*, ah., *holt*, mort; finn., *kurku*, o. f., *turch.*, ah., *torok*, la gorge; en slave, *chyba*; magyare, *hiba*, la faute; slave, *rucho*; magyare, *ruha*, habit; slave, *cech*, magyare, *ceh*, corporation; allemand, *Blech*, magyare, *pléh*, fer-blanc; allemand, *Michael*, magyare, *Mihály*, etc.

Le signe de l'impératif était, dans l'Oraison funèbre, *ch.*, *zoboducha.*, qu'il affranchit; dans la traduction de la Bible, ce *ch* devient *h* tout court, par exemple, *sege-h*. Tandis qu'aujourd'hui c'est un *j*. Ce qui prouve que $h = j$.

D'ailleurs, nous voyons dans beaucoup de mots des analogies : *fehér* ou *fejér*, blanc; *tehén* ou *tején*, vache, etc.

L'*ng*, un son guttural-nasal, se rencontre aussi dans la langue laponne et dans l'*ostiak*, donc : $n = ng = k$, par exemple : en lapon, *pane*, en zirényen, *pinj*, en ostiak, *penk*, magyare, *fog*, la dent; lapon, *manga*, magyare, *mögé*, derrière; ostiak, *sunk*, magyare, *zug*, coin; ostiak, *jeng*, magyare, *jég*, glace; allemand, *Quentchen*, magyare, *konting*

(un poids), *Buchsbaum*, magyare, *puszpáng*, etc.,
j = *gy*.

Finnois : *jalka*, pied ; magyare, *gyalog*, à pied ; dans la langue même, *jön* ou *gyön* ; *jer* ou *gyer*, il vient, viens, etc.

Il sera facile de voir dans les mots suivants la mutation successive des consonnes qui devient souvent un véritable déplacement des consonnes, et en nous rappelant que le finnois ne possède ni *b*, ni *g*, ni *d*, ni *f* proprement dits, nous découvrirons sans doute l'identité de ces mots.

Ainsi le *p*, *k* et *t* magyares répondent souvent aux *b*, *g* et *d* finnois ; par exemple, finnois (f.), *porras*, magyare (m.), *bürü* ; f., *papu*, m., *bab*, haricot ; f., *pukki*, m., *bak*, bouc ; f., *poki*, m., *bük*, hêtre ; f., *hapain*, m., *savanyu*, aigre ; f., *kupo*, m., *kéve*, gerbe ; f., *tupa*, m., *szoba*, chambre ; f., *pöksä*, m., *visko*, chaumière ; f., *varpulainen*, m., *veréb*, moineau ; f., *tynys*, m., *diszno*, porc ; f., *täty*, m., *tüdo*, poumon ; f., *aütu*, m., *üdv*, salut ; f., *etelä*, m., *dél*, midi ; f., *silta*, m., *hid*, pont ; f., *taito*, m., *tudás*, savoir ; f., *ikeen*, m., *iga*, joug ; f., *jalka*, m., *gyalog*, à pied ; f., *kaatio*, m., *gatyá*,

caleçon; f., *koju*, m., *gunyho*, chaume; f., *myrkky*, m., *méreg*, poison; f., *mäki*, colline, m., *megye* (subdivision administrative), etc. (1).

Souvent le *k, g, d, t, b, p* finnois répondent aux *h, j, s, zs, sz, z, f, v* magyares. Par exemple, f., *paju*, m., *füz*, saul; f., *pakkainen*, m., *fagy*, consolation; f., *pala*, m., *falat*, bouchée; f., *peitet*, m., *födél*, toit; f., *pelko*, m., *félelem*, peur; f., *pesä*, m., *fészek*, nid; f., *pilvi*, m., *felhö*, nuage; f., *poika*, m., *fiu*, fils; f., *pmi*, m., *fa*, bois; f., *pää*, m., *fő*, tête; f., *pääsky*, m., *fecske*, hirondelle; f., *veto*, m., *vezetés*, mené; f., *tipu*, m., *csöpp*, goutte; f., *kala*, m., *hal*, poisson; f., *kallis*, m., *halom*, colline; f., *kosio*, m., *hös*, héros; f., *kota*, m., *ház*, maison; f., *kuu*, m., *ho*, mois; f., *kuullo*, m., *hallás*, l'ouïe, etc. (2).

(1) Voir *grammaire philologique de la langue magyare*, par A.-M. Riedl.

(2) Voir *grammaire philologique de la langue magyare*, par A.-M. Riedl. Vienne, 1858.

IV

Le magyare comparé aux langues indo-germaines.

Toutes les langues de souche arienne sont des langues flexibles, tandis qu'il y a des savants qui discutent cette même particularité quand on parle des idiomes d'origine touranienne-altaïque.

Avant tout, nous allons citer l'opinion des plus célèbres linguistes sur ce sujet; nous nous réservons toutefois le droit de juger en dernière instance cette question épineuse.

Le savant Kellgrén dit à ce sujet : « Un linguiste compétent, Schott (1), prétend que les langues de la Haute-Asie, entre lesquelles il compte à juste titre le finnois, le magyare, ne sont susceptibles d'aucune flexion (déclinaison), vu que la racine des mots dans ces langues ne supporte

(1) *Versuch über die tartarischen Sprachen.*

pas de particule formative servant d'augment, ni de terminaison grammaticale modifiant le radical même, qu'on y observe plutôt une adhésion au lieu d'une véritable cohésion. Il est sans doute avéré qu'un grand nombre de langues ouraliennes-altaïques ne sont pas arrivées à ce que nous appelons déclinaison, flexion ou cohésion. Car, où l'esprit n'a pas la force, l'essor nécessaire pour former et unir les pensées librement, avec audace, il manque aussi à la langue l'aptitude de fondre les racines des mots avec les suffixes relatifs. Mais pourrait-on en dire autant de toutes ces langues? Nous y répondrons par un démenti formel. Les langues magyares, finnoises, osmanli-turques, et même en partie la langue mongole, nous présentent un organisme pénétré de flexibilité, de manière qu'on ne peut pas leur contester la dénomination de langue flexible; la langue finnoise n'est surpassée sous ce rapport par aucune langue du monde, et si on pouvait lui reprocher un défaut, ce ne serait que d'avoir trop prodigué le principe de la flexion. En supposant que le finnois et le magyare soient les plus parfaites entre ces langues, ce n'est nulle-

ment une preuve qu'ils se soient le plus assimilés avec les langues européennes, ce n'est qu'une preuve évidente que le principe sus-mentionné, appartenant à toute la famille, a pu le plus se développer chez eux. L'aisance, dans ce cas, est donc le fruit du développement avancé, et non pas le résultat d'une inconséquence. »

Nous ajouterons à ces paroles éloquentes et persuasives que l'objection que Kellgrén prévoit et réduit à sa juste valeur pourrait atteindre la langue magyare, entourée de tant d'autres langues plus ou moins parfaites, mais jamais le finnois qui, grâce à sa position géographique exceptionnelle, a pu se développer et se perfectionner sans l'influence d'aucune langue sur son organisation.

Un autre savant, Schleicher (1), suit au contraire l'exemple de W. Humboldt, et subdivise les langues en *monosyllabique*, *agglutinantes* et *flexibles*, et compte les langues altaïques dans la seconde catégorie. « Si Kellgrén prétend, vis-à-vis de Schott, que le finnois, le magyare, l'osmanli-turc, et même en partie le mongol sont des langues

(1) *Sprachen Europas*.

flexibles, il s'induit pour ainsi dire volontairement en erreur, car il s'imagine ou fait semblant de s'imaginer qu'une réunion intime du radical avec le suffixe suffirait pour donner à un idiome le caractère d'une langue flexible. On ne peut pas méconnaître qu'il ne se trouve dans cette union intime une tendance de flexion, mais tant que l'intérieur de la racine reste inaltérable, il ne peut être question d'une flexion proprement dite. Cette union intime n'est donc qu'une suite des lois phonétiques de l'assimilation, mais non pas un effet d'une tendance spontanée vers la flexion. Il est loia de nous de vouloir faire un reproche à ces idiomes en les appelant agglutinants, car une pareille langue agglutinante, développée, vitale et pénétrée d'une sève abondante, est certainement au-dessus de nos langues flexibles, si souvent stériles et peu portées à la perfection. D'ailleurs, la loi des harmonies phonétiques exige un organisme de langue non flexible se basant sur l'inaltération de la voyelle du radical, qui protège la racine de suffixes innombrables et lourds voulant l'écraser sous leur poids. *Dans les langues agglutinantes, le*

radical exerce une influence sur la voyelle des suffixes, tandis que dans les langues flexibles, ce sont les suffixes qui influent sur la voyelle du radical. »

Ce n'est point l'opinion de Boller, qui prétend que les langues finnoises sont des langues déclina-
bles ; il s'exprime là-dessus de la manière suivante :
« On ne veut pas admettre que les langues non flexi-
bles possèdent une déclinaison et une conjugaison,
et on veut remplacer la première par la dénomin-
tion générale, *Théorie des signes casuels*. D'après
mon opinion, on a tort. Il faudrait donc exclure
avant tout la langue copte, qui ne possède pas
même l'apparence d'une flexion casuelle et qu'on a
introduite quand même, toutefois par une arrière-
porte, dans la noble société des langues flexibles.
Si, au contraire, la déclinaison n'est pas le signe
essentiel de la flexion, on peut bien parler de la
première où tout porte à croire qu'on ne pourra pas
trouver la seconde.

« Pour restreindre les déclinaisons sur les langues
flexibles, il faudrait trouver un criterium qui traçât
consciencieusement la ligne de démarcation entre
ce que nous appelons les déclinaisons des langues

flexibles et les signes casuels des langues soi-disant agglutinantes, ce qui n'a pas réussi jusqu'à ce jour. On essaie de se reporter à une antithèse fondamentale qui existe entre un développement intérieur et une accolation fortuite produite par des moyens mécaniques et extérieurs. Mais on ne parvient pas à altérer la théorie érigée en fait par Bopp, et plus récemment par Pott, que les signes des cas obliques ne sont pas autre chose que des prépositions ou plus correctement des postpositions qui se sont conservées dans le matériel organique des langues, tantôt indépendantes, tantôt unies à d'autres mots, ce qu'on peut prouver à chaque instant. Dès qu'il faut accorder aux éléments formatifs de la déclinaison une importance absolue, on ne peut plus se contenter comme pis-aller d'une union organique. Car si on entend par cette union organique une unité circonscrite et régie par l'accent, alors aucune personne compétente ne pourra contester cette particularité aux langues finnoises de l'ouest, qui s'exprime si visiblement chez elles dans l'harmonie des voyelles et le rythme des syllabes ; Kellgrén a donc parfaitement raison de compter le finnois entre

les langues flexibles. Si on voulait faire ressortir que les langues flexibles désignent, outre les cas objectifs et attributifs, les moteurs de mouvements (datif, ablatif, locatif et instrumental) s'exprimant par l'altération du *nomen* lui-même, tandis que les relations d'espace s'interprètent par des prépositions isolées (devant, derrière, dessus, dessous, dedans, dehors, près, à), alors non-seulement le grand nombre de cas dans différentes langues, mais aussi la circonstance que plusieurs prépositions s'unissent aux mots munis déjà de l'affixe casuel par *l'acclise*, donnent un démenti formel à cette étrange théorie.

« Même la position isolée que l'affixe occupe vis-à-vis des marques du pluriel et des distinctions personnelles trouve son pendant dans les formes indo-germaines : sanscrit *bhi-am*, *bhi-am*, *bhi-as* ; latin *b-us*, *b-is*. Les voix de tous ceux qui trouvent dans la déclinaison un signe caractéristique des langues flexibles se réunissent pour soutenir que les éléments des affixes casuels et des prépositions sont d'une nature abstraite et surtout pronominale.

« Une pareille supposition soutenue d'une manière

absolue n'est guère plus justifiable que toutes les hypothèses antérieures, car Pott ne nous a pas seulement prouvé la capacité substantielle des pronoms vis-à-vis des parties constitutives des prépositions, mais aussi peut-on établir un parallèle entre ces éléments formatifs des langues flexibles et les langues agglutinantes (finnoises). La circonstance que des formes concrètes tel que : pãä, chef, tête, s'emploie pour indiquer les proportions d'espace est si peu restreinte dans les limites des langues agglutinantes (finnoises), qu'on trouvera à peine une seule langue qui n'eût des vestiges de cette compréhension subjective.

« En enlevant la ligne de démarcation, l'unité des principes sur laquelle repose l'expression grammaticale des proportions se découvre de suite, et le total des exposants employés ou signes casuels représente une chaîne qui, commençant par un rapprochement mécanique, se termine par l'absorption entière et l'assimilation dans le mot substantiel. Si toutefois cette dernière observation ne se rapporte qu'aux langues les mieux organisées, il est pourtant difficile de trouver une limite qui séparerait

les anneaux de cette chaîne. On rencontre dans ces langues dont l'organisme est plus avancé, à côté de procédés de formations plus élevés, aussi des répétitions sortant de catégories inférieures, de même qu'on rencontre dans les langues indo-germaines des prépositions isolées, des postpositions enclitiques et des affixes casuels dans le sens plus restreint. »

A.-M. Riedl se berce de l'espoir que l'étude des langues agglutinantes fera disparaître à fur et à mesure de ses progrès la ligne de démarcation qui les sépare des langues flexibles. Nous sommes même convaincu que cette barrière sera inévitablement enlevée par le rapprochement sensible des deux écoles qui, poursuivant le même but, ne se laisseront pas arrêter par des difficultés aussi peu sérieuses.

V

**Dialectes du magyare, influence des langues
limitrophes sur le magyare.**

Il y a des linguistes qui ont prétendu que la langue magyare n'avait pas de dialectes. C'est une grave erreur. Non-seulement il existe de différents dialectes en hongrois, mais aussi ces dialectes sont appelés à jouer un rôle important dans toutes les appréciations sur la langue même par leur rapprochement plus ou moins prononcé avec la langue antique. Dans la Haute-Hongrie, le parler diffère bien sensiblement de celui de la Basse-Hongrie. Personne ne contestera les nuances qui existent entre le normand et le marseillais, entre le castillan et l'andalous, et l'éruudit hongrois Toldy a même décomposé la langue de sa patrie en treize dialectes bien distincts. Entre ces subdivisions, nous

n'en mentionnerons que deux. La langue des *Székelys* en Transylvanie, peu euphonique parce que ces Magyares de l'extrême Est ont une manière détestable de traîner les syllabes (1). Bien plus important pour l'histoire philologique de la langue même est le parler des *Palocs* (2) qui, par ses longueurs, se rapproche insensiblement de la langue primitive, preuve : les incunables. Dans cette langue, l'*á* (long) est souvent précédé d'un *u* (ou) ; par exemple *vár, vuár*, le château ; *bátya, buátya*, le frère aîné. La même habitude règne quant à l'*ó* (long) ; par exemple, *só, suó*, le sel ; *tót, tuót*, le slave ; *szó, szuó*, le mot.

Et ainsi de suite.

Grande a été l'influence exercée par les langues

(1) Les *Székelys* sont un rameau de la race magyare sur l'origine duquel existent les versions les plus contradictoires. D'après quelques-uns (Toldy, p. e.), ce seraient les derniers débris des Huns restés dans le pays ; d'après d'autres, les restes d'une race tartare, et d'après d'autres encore, tout simplement des magyares laissés dans le pays pour surveiller les frontières de l'Est pendant que leurs compatriotes parcouraient les vallées du Danube et l'Allemagne centrale. Cette dernière version nous paraît la plus vraisemblable.

(2) D'après Toldy, c'est un des noms que les anciens magyares portaient auprès des monts Caucase.

limitrophes sur le magyare. Abstraction faite de la tournure de phrases qui s'en est souvent ressentie, beaucoup de mots magyares sont d'une origine étrangère. Il serait bien difficile de préciser le moment où cette influence a commencé, mais Toldy a sans doute raison quand il soutient que les langues de l'Asie limitrophes de l'Europe, ainsi que celles des peuples qui habitaient le midi et le centre de la Russie vers la fin du dernier millésime, ont eu une influence notoire sur la langue magyare avant l'influence exercée par les idiomes latins, germains, turcs et slaves. Nous citerons ici un certain nombre de mots dérivés du germain et du slave, du latin et même du français.

Quelques mots magyares dérivés du germain :

Ajto, *Thüre*, porte (en parler souab, *etter*) ; *arat*, *Aernte*, récolte ; *abrak*, *Hafer* (en slave, *obrok*), avoine ; *borbély*, *Barbier*, barbier ; *butsu*, *Busse*, pénitence ; *borosta*, *Bürste*, brosse ; *drot*, *Draht*, fil de fer ; *font*, *Pfund*, livre ; *friss*, *frisch*, frais ; *föld*, *Feld*, champ ; *gyémant*, *Diamant*, diamant ; *goromba*, *grob*, grossier ; *gyilk*, *gyilok*, *Dolch* (dans l'ancien magyare, *gyolk*), poignard ; *gesztenye*,

Kastanie, châtaigne; *istráng*, *Strang*, traits; *istállo*, *Stall*, écurie; *istáp*, *Stab*, baguette; *kurta*, *kurz*, court; *lusta*, *faul*, *lass*, paresseux; *lassan*, *langsam*, lentement; *komor*, *Kummer*, chagrin; *krumpli*, *Kartoffel*, *Grundbirn*, pomme de terre; *lyuk*, *lik*, *Loch*, trou; *mozsár*, *Morser*, pilon; *major*, *Maier*, métayer; *ökör*, *Ochs*, bœuf; *plajbász*, *Bleiveiss*. crayon; *piasz*, *Platz*, place; *pellengér*, *Pranger*, carcan; *puszpáng*, *Buchsbaum*, buis; *rozsa*, *Rost*, rouille; *saláta*, *Salad*, salade; *rettek*, *Rettich*, radis; *sinor*, *Schnur*, ganse; *srof*, *Schraube*, vice; *tánc*, *Táncz*, danse; *torony*, *Thurm*, tour; *tenglitz*, *Stieglitz*, chardonneret; *cél*, *Ziel*, but; *vandorlani*. *wandern*, voyager; *ház*, *Haus*, maison; *vér*, *Blut* sang (chez les chasseurs, *Verch*, couleur); *viz*, *Wasser*, eau; et ainsi de suite.

Quelques mots magyares dérivés du slave :

Borotva, *britva*, rasoir; *vacsora*, *vecera*, souper; *ebéd*, *obed*, dîner; *ecet*, *ocet*, vinaigre; *asztal*, *stul*, table; *udvar*, *dvur*, cour; *barát*, *brat*, ami; *veréb*. *vrabec*, moineau; *király*, *kral*, roi; *kalász*, *klas*, gerbe; *kulcs*, *kluc*, clef; *szalma*, *slama*, paille; *szolga*, *sluha*, domestique; *szilva*, *siva*, prune:

szabad, svoboda, libre ; *unoka, vunk*, nièce ; *olasz, vlach*, italien ; *orvos, vrac* (ancien slave), médecin ; *ország, rusag* (ancien slave), pays ; *szerda, sreda*, mercredi ; *szombat, sobota*, samedi ; ainsi de suite.

Quelques mots dérivés du latin.

Szarvas, cervus, cerf ; *lentse, lens*, lentille ; *len, linum*, lin ; *szent, sanctus*, saint ; *falu, villa*, village ; *csillag, stella*, étoile ; *ora, hora*, heure ; *kert, hortus*, jardin ; *férj, vir*, homme ; *tégla, tegula*, brique ; *sogor, socer*, beau-frère ; *angolna, anguilla*, anguille ; *almárium, armarium*, armoire ; *cseresznye, cerasum*, cerise ; *császár, Cæsar*, empereur ; *etcet, acetum*, vinaigre ; *fige, ficus*, figue ; *kurta, curtus*, court ; *márvány, marmor*, marbre ; ainsi de suite.

Quelques mots dérivés du français :

Acél, acier ; *arestálni, arrêter* ; *bárka, barque* ; *bokréta, bouquet* ; *bastya, bastion* ; *érsek, archevêque* ; *iskatulya, chatouille* ; *forint, florin* ; ainsi de suite.

Ajoutons encore que c'est à la langue latine que le magyare a emprunté son alphabet. Les anciens écrivains comme Turoczy, Zamoscius (1) et

(1) Dans son ouvrage intitulé : *Analecta*.

Oláh (1), parlent de caractères magyares, et le mot *betű*, lettre, dérivant du mot *bot*, la baguette, *bed* chez les Ostiaks, en dit plus que les plus éloquents commentaires. Le magyare, possédant plus de quarante sons différents, a dû surmonter bien des difficultés avant de pouvoir adapter les caractères latins à ces nombreux sons. Les Magyares, ainsi que les anciens Slaves, ont choisi la réunion de plusieurs consonnes pour exprimer un seul son. Les Slaves modernes ont suppléé à ce défaut par des signes caractéristiques placés au-dessus des consonnes, et des célèbres écrivains, tels que Révay et Vörösmarty (2), ont tenté la même réforme dans leur idiome, malheureusement sans succès. Leurs efforts pour simplifier l'écriture devaient échouer en face de ce vieux pédant qui s'appelle *l'usage*.

(1) Dans son ouvrage intitulé : *Attila*.

(2) Dans ce chapitre comme dans les précédents, nous avons souvent consulté A.-M. Riedl, dans ce moment sans contredit le plus compétent philologue magyare.

VI

Quelques particularités du magyare et conclusion.

Finalement, quelques particularités de la langue magyare.

Les accents et les voyelles jouent un grand rôle dans la langue magyare. Les dernières se subdivisent en dures et douces, et cette subdivision est d'une influence capitale sur la grammaire entière, car les différents suffixes (et presque tous les pronoms et prépositions, etc., sont exprimés par des suffixes) s'emploient selon que le radical contient une voyelle douce ou dure.

La langue hongroise, ainsi que le finnois, ne distingue pas de genre, et l'article ne joue qu'un rôle fort secondaire (1), comme par exemple en anglais. Les déclinaisons sont également inconnues aux Ma-

(1) On peut aller plus loin et prétendre que l'ancien magyare n'a pas dû avoir d'article du tout.

magyares; les flexions de ce cas consistent en particules qui se joignent au radical et se confondent plus ou moins avec lui sans toutefois jamais l'altérer.

Une autre particularité du hongrois est encore le manque absolu du verbe être (copula) dans les phrases où ce verbe sert à la liaison du sujet et de son attribut, absolument comme dans les langues sémitiques. Les pronoms possessifs s'expriment ainsi qu'en turc et en persan par des suffixes qui sont soumis aux mêmes règles que celles qui régissent les particules accolées aux substantifs.

Les verbes changent leur terminaison en passant de l'intransitif au transitif.

La langue magyare diffère aussi des autres idiomes européens par le manque presque absolu des prépositions. Ces prépositions sont ou des postpositions ou des suffixes, comme dans plusieurs langues de l'Asie.

Le grand nombre de ses mots et postpositions indique suffisamment combien la langue magyare doit être concise et explicite.

« Parmi les langues vivantes de l'Europe qui vien-

ment de l'Asie, dit un écrivain français, la langue magyare est une des plus jeunes ; la séve de la vie physique y abonde, et aucune peut-être ne renferme dans son organisme moins d'éléments étrangers. »

Le génie de la langue hongroise est fidèlement caractérisé par ces paroles.

La richesse de ses mots et de ses expressions tient du prodige ; sa merveilleuse accentuation et la combinaison harmonieuse de ses voyelles lui prêtent un certain charme doux et mélancolique qui s'observe surtout dans les chants du peuple. Un fameux orientaliste a dit jadis qu'il n'y avait pas de langue pouvant lutter avec le magyare comme perfection de construction et comme sonorité.

Basé sur ce que nous avons dit dans les chapitres précédents, nous pouvons compter l'idiome magyare au nombre des langues finnoises ou tchoudes. Il n'est pas encore suffisamment démontré si cette langue dérive du finnois de l'ouest ou du finnois de l'est ; mais tout porte à croire que c'est de cette dernière branche de la race touranienne-altaïque que le magyare fait partie.

Les deux familles finnoises ou tchoudes se sont

probablement séparées de très bonne heure; une d'elles a quitté son domicile antique, les versants boisés du mont Oural et les riantes vallées de l'Obi pour émigrer vers l'ouest où elle a habité peut-être des siècles entiers, au centre de l'Europe, comme peuplade puissante, industrielle et civilisée. Les migrations suivantes ont forcé ce peuple de reculer vers le nord où, entouré de lacs limpides et de forêts vierges, il a trouvé un asile qui lui permettait de vivre à son goût et de développer sa riche langue.

Les dominations suédoises, ainsi que le pouvoir des Russes, n'a jamais été exercé que superficiellement en Finlande et n'a pu altérer ni les anciennes traditions ni la langue des aïeux. Même les Lapons et les Esthoniens (1), plus exposés que leurs frères, ont su conserver le cachet caractéristique de leur idiome, qui n'a subi que de légères modifications.

Les Finnois de l'est habitent encore aujourd'hui la demeure de leurs ancêtres. Les Magyares ont quitté vers la fin du VIII^e siècle, subitement, cette belle contrée où ils avaient mené une vie de chasseurs et de pâtres. Une vie guerrière s'est éveillée

(1) Le livonien est en train de disparaître peu à peu.

dans ce petit peuple et l'a pénétré d'une sauvage énergie. Il s'est répandu dans les plaines fertiles du Danube et du Theisz, pourchassant les paisibles habitants de ces contrées et pénétrant jusqu'au cœur de l'Allemagne, même jusqu'à Lyon, semblable à un fleuve impétueux qui a brisé ses digues et se répand en mugissant sur toute la civilisation environnante, la broyant impitoyablement. La langue parlée par ces barbares valeureux ne nous a pas été conservée dans toute son identité, mais les monuments de la première littérature, que nous avons appelés incunables, ainsi que les dialectes qui existent encore aujourd'hui, montrent jusqu'à l'évidence sa grande ressemblance avec le finnois. Les savants magyares parcourant les vallées du mont Oural, y ont trouvé des débris de peuples parlant un idiome semblable au magyare. Ce qui nous paraît bien plus vraisemblable que le conte du linguiste hongrois qui avait voyagé en Suède et qui prétendait avoir causé avec les paysans lapons sans les embarrasser ni pour les réponses, ni pour les explications. Il est certain que la langue magyare a subi d'importantes modifications dans le courant des siè-

cles. Le séjour des Magyares au bord du Volga a dû introduire beaucoup de mots tartares dans leur langue, et plus tard la civilisation germanique ainsi que la domination turque ont eu une influence capitale, non-seulement sur la formation de beaucoup de nouveaux mots, mais aussi sur la grammaire, sur la construction organique de la langue. Toutefois la langue, dépouillée de ses éléments étrangers, qui sont d'ailleurs faciles à distinguer, a conservé toute son originalité et ses nombreuses analogies avec les langues finnoises ou tchoudes.

Et ce serait une bien mesquine vanité nationale que de vouloir nier quand même cette parenté qui saute aux yeux et qui n'a rien d'humiliant pour nous. Les anciens Finnois de l'Oural sont assurément d'aussi nobles aïeux que les Huns d'Attila et les Mongols de Gengis-Khan et de Tamerlan (1).

(1) Dans ces recherches philologiques, nous avons souvent consulté l'excellent ouvrage de A.-M. Riedl, le plus complet qui existe dans ce moment sur l'étymologie de la langue magyare.

LA LITTÉRATURE MAGYARE

Je puis dire qu'il y a désormais
une littérature hongroise, c'est-à-
dire un titre sérieux à l'appui des
réclamations d'une noble race.

(Saint-René Taillandier.)

La littérature magyare reflète fidèlement le caractère de ce peuple, et à elle seule elle aurait mérité d'attirer l'attention des nations de l'Occident, car elle est d'une grande richesse, d'une grande variété avec un caractère d'originalité très marquée.

C'est avec saint Étienne (an 1000) que cette litté-

rature prend naissance. La langue latine occupe d'abord la première place, le clergé et la noblesse ne s'expriment que dans cette langue, et le magyare paraît être relégué dans l'oubli. Mais le peuple, qui chérit la langue de ses pères, venue des steppes de l'Asie, la conserve et s'y attache avec cette tenacité propre aux Magyares. Les chants populaires, qui exhalent un charme mélancolique tout particulier, se transmettent de génération en génération, et le xvi^e siècle apporte avec la réforme un élan dans la poésie nationale, qui s'épanouit dans toute sa superbe beauté. Une littérature magyare est créée, littérature pleine de séve et d'un développement abondant et riche. Mais la langue nationale étant considérée comme la source de l'hérésie et de la sédition, cette littérature est étouffée dans son germe, et de 1702 à 1780, nous assistons aux siècles d'or des écrivains latins. Avec le règne de Joseph II et la révolution française commence une nouvelle période pour la littérature hongroise. Plus puissante que la première, de grands poètes surgissent et se rendent dignes de gloire et d'immortalité. Les revers de 1848 parviennent à ralen-

tir sa marche sans pouvoir l'étouffer de nouveau. La lutte avec l'élément allemand la ranime et la vivifie, et dans ce moment elle marche à pas de géants, occupant une place glorieuse auprès des littératures des autres nations.

Nous distinguerons donc quatre périodes dans l'histoire de la littérature magyare.

La première comprend le commencement de la littérature ; les écrivains latins et le germe d'une littérature nationale, de 1000 à 1500.

Deuxième période : La littérature nationale se fortifie et prend une nouvelle extension de 1500 à 1700.

Troisième période : Siècle d'or des écrivains latins, de 1700 à 1780.

Quatrième période : La littérature nationale devient la plus importante de 1780 jusqu'à nos jours.

PREMIÈRE PÉRIODE

La langue magyare et la langue latine, auxquelles on pourrait ajouter pour une modeste mais importante fraction l'idiome allemand, dominant tout le développement intellectuel du pays.

Par sa conversion au christianisme, le premier roi de Hongrie, saint Etienne, introduisit l'élément latin. Le clergé devint le premier état du royaume, et si l'on considère que la noblesse de ce temps ne s'occupait que de la guerre, on voit qu'il devient nécessairement la seule force intellectuelle du pays. Toutes les lois et tous les actes légaux furent rédigés en latin, et sous les successeurs d'Etienne cette langue devint définitivement la langue officielle. L'élément allemand ne tarda pas non plus à paraître. Le mariage du roi avec une princesse allemande et surtout les nombreux colons qui furent appelés dans le pays, contribuèrent pour une large part à sa propagation.

La plus grande partie de la nation, imbue d'un esprit païen et foncièrement oligarchique, s'opposait toujours avec plus ou moins de force sous les règnes des Arpâdes aux efforts que faisaient les rois pour rendre la langue latine la seule dominante. Ce ne furent que les monarques issus du sang français, les princes de la maison d'Anjou, qui parvinrent à calmer cette effervescence, grâce à leur sage politique. Mais ce ne fut guère que sous Mathias Corvin que la littérature nationale commença à se relever. Par malheur, les siècles suivants apportèrent à son essor de si puissantes entraves que cette jeune poésie dut succomber dans une lutte inégale. Nous avons exposé dans nos notes historiques la création successive d'écoles et d'universités en Hongrie. C'est en 1473 qu'un homme d'une haute intelligence, André Hesse, fonda à Bude la première imprimerie de laquelle sortit le *Chronicon Budense*. La poésie et la prose furent également cultivées, et les sciences et les arts commencèrent à fleurir. Nous citerons entre les plus anciens écrivains du pays magyare, Simon Kéza, Jean de Kikellő et Laurent de Monacsics.

Mais c'est surtout vers la fin du xv^e siècle que surgissent un grand nombre d'historiens et de chroniqueurs remarquables. J. Thurotzius, Zermegh, Forgács, Nádas, Rátkai, Mart. Jzentiványi et les comtes Jean et Farkas Bethlen sont des noms dont la Hongrie s'honore à juste titre. Pour ce qui regarde la médecine, les sciences naturelles, la philosophie et les mathématiques, on compte beaucoup d'hommes illustres entre lesquels l'éminent savant Boskovich occupe incontestablement la première place.

Parmi les poètes et les orateurs, nous signalerons seulement Jean Vitéz, François Hunyadi, Szentgyörgyi, Szerdahelyi, Somsich, Nic Révai et Desseffy, noms qui tous existent encore de nos jours en Hongrie.

Malheureusement ces célèbres écrivains n'exercèrent une influence directe et salutaire que sur les classes instruites et sur le clergé. Leur mépris de la langue nationale fut cause que la culture intellectuelle de la grande majorité de la nation resta si fort en arrière.

Sous Ladislas II (1491), la plupart des grands

dignitaires du royaume ne savaient ni lire ni écrire, et c'est assurément à l'exclusion de l'élément magyar qu'on peut attribuer ce fait étrange. L'avènement des rois de la maison d'Anjou porta remède à cet état de choses et amena le développement de la seconde période.

DEUXIÈME PÉRIODE.

L'idiome national ne se développa donc que très lentement. Il n'était guère plus en usage que dans les relations commerciales, au camp, au sein des familles, dans les fêtes publiques, et jusqu'à un certain point dans les réunions des comitats et à la diète. Pourtant, dans les annales du *Cantus Joculatorum* et *Truffatorum*, on mentionne d'anciens chants populaires et des sermons magyares ; aussi prétend-on que la bulle d'or existe dans son original magyare.

Ce n'est que sous le roi Charles Robert que la langue nationale prit plus d'extension, mais le latin resta toujours la langue officielle. Le Hongrois fut cependant parlé à la Cour. Charles Robert fit élever en Hongrie la fiancée de son fils ; Louis le Grand ses deux futurs gendres, pour les rendre familiers avec les mœurs et la langue du pays.

Vers la même époque, on commença à écrire en

hongrois des actes publics et des lettres ; plus tard, l'Écriture sainte et la Bible furent traduits, et Jean Pannonius, un célèbre érudit, composa même une grammaire qui s'est malheureusement perdue. Mais ce fut seulement la réforme qui donna le plus puissant essor à la littérature nationale et, sous ce rapport, il se produisit en Hongrie un phénomène en quelque sorte analogue à celui qui avait eu lieu en Allemagne. Nous savons quelle source de richesse et quel puissant levier devint pour la littérature allemande cette fameuse traduction de la Bible que le mâle génie de Luther avait conçu. De même, en Hongrie, la traduction des livres saints et les discussions religieuses introduisit la langue nationale dans l'Église et dans les écoles. Elle se polit et se perfectionna de plus en plus. Les écrivains qui se distinguèrent dans cette glorieuse époque sont trop nombreux pour les énumérer tous, et nous nous bornerons à citer les plus remarquables chroniqueurs connus :

Székely (1559), Pethö (1660, dont le nom véritable est comte Zrinyi), Bartha (1667) ;

De savants traducteurs de la Bible, comme : Er-

desi (1571), le même Székely, Károly (1590), et Albert Molnár (1608), qui fut forcé de publier ses excellents ouvrages dans l'exil ;

De spirituels orateurs comme : l'éloquent Gáál (1558) ; Iuhász (1563), et Kultsár (1577) ;

Dans la poésie sacrée : Székely, Bornemisza, Ujfalvi, et Alb. Molnár, etc.

« Jamais il n'y eut plus de chants populaires
« destinés à rappeler les exploits des héros indi-
« gènes, à raconter les vieilles histoires ou de
« vieux contes. »

Tinodi (1580), Tzanádi (1577) et Szöllösi (1580) ont brillé dans cette partie comme dans la poésie épique. Le comte Nicolas Zrinyi (1652), le comte Etienne Koháry (1699), et surtout le très fertile Etienne de Gyöngyösi (1667-1737), sans contredit le plus grand poète de son époque. Il sut manier sa langue nationale avec une rare habileté ; ses expressions sont riches et variées, et ses vers exhalent un parfum triste et mélancolique qu'on rencontre si souvent dans les poésies magyares.

Rimai, Balassa, Benitzki et d'autres, s'essayèrent

dans la poésie lyrique sans dépasser de beaucoup, excepté Balassa, la médiocrité. Ce ne fut que deux cents ans après qu'un tout jeune poète réussit à faire de la poésie lyrique hongroise la digne sœur des autres poésies de l'Europe.

Beaucoup d'écrivains s'illustrèrent en écrivant des grammaires, des dictionnaires et d'autres ouvrages philologiques, et contribuèrent ainsi, en grande partie, au perfectionnement de la langue. Les sciences aussi marchaient de pair avec les belles-lettres.

TROISIÈME PÉRIODE.

Mais les vives persécutions qu'éprouva la religion protestante en Hongrie eurent les plus funestes suites pour cette jeune littérature pleine de séve et de vie et qui promettait tant. Elle fut pour ainsi dire étouffée dans son germe, et la littérature latine, usurpant de nouveau la première place, entra dans son siècle d'or.

En 1820 parut en latin la première gazette du pays, ainsi que plusieurs autres publications statistiques.

Grand nombre d'écrivains de talent rivalisèrent d'élégance romaine, et nous nous bornerons à citer ceux qui ont eu le courage de lutter contre le courant général et de rester fidèles à la muse nationale. François Faludy, Albert Bartsai, le baron Lörincz Orczy, le comte Ad. Teleky et Paul Anyos sont des hommes auxquels la Hongrie devra une

éternelle reconnaissance pour leur fidélité à la langue et à la cause de la patrie.

L'Université de Pesth fut fondée en 1774 par Pázmán, prince de l'église, d'une haute intelligence et d'un profond savoir.

Cet état de choses se prolongea durant tout le règne de Marie-Thérèse, et ce n'est que sous Joseph II, qu'il fut changé de fond en comble. Les réformes de l'instruction publique en Autriche eurent leur contre-coup en Hongrie, et l'intention évidente de « *germaniser* » le pays souleva la nation entière. Il s'engagea une lutte vive et passionnée qui est restée sans trêve jusqu'à nos jours. Toutes les questions qui se rattachaient à la nationalité furent mises à l'ordre du jour, le peuple entier s'intéressa à cet étrange combat qui régénéra la littérature hongroise et donna au peuple même une grande idée de son esprit d'indépendance, de son aptitude et de ses moyens et de l'immense carrière qui s'ouvrait devant lui. Ce brillant élan donna naissance à des poètes et à des écrivains de première ordre qui fondèrent la gloire de la quatrième période.

QUATRIÈME PÉRIODE.

Une fois le signal donné, le patriotisme de la nation fit tout pour entretenir ce nouvel essor. Le savant Mathias Ráth fonda en 1781 le premier journal hongrois à Pressbourg. L'agitation augmenta toujours et elle atteignit en 1820 une activité à laquelle elle n'était pas encore parvenue et où elle a persévéré jusqu'ici.

Certaines écoles commencèrent à ouvrir des cours en langue magyare, des écoles professionnelles surgirent, un théâtre hongrois s'ouvrit à Bude et un autre à Pesth, et un grand nombre de publications périodiques et même des revues purement littéraires furent publiées rapidement. Des philologues consommés s'occupèrent de la grammaire magyare et y apportèrent d'utiles corrections et d'importantes modifications. Les grands poètes de cette époque sont nombreux et féconds. Les noms de

David Szabo, Joseph Rajinis, Gabr. Dajka, Georges Aranka, Charles Döme, Batsányi, Takáts, le comte Joseph Teleki, Jos Mátyási, le comte Ladislás Teleki, le comte Jean Fekete, François Nagy, Verseggi, Kováts, Virág, Jean Kis, Döbrönte, Paul Szemere, Lad. Tot, Michel Vitkovits sont tous populaires et chers à la nation.

Michel Coskonai, qui sut tirer parti de la sonorité de la langue, se distingua par son style fier et mâle ; et ses poésies jouissent d'une renommée qui brille encore de tout son éclat. Mais la palme de la poésie est due aux frères Kisfaludy (Alex. et Charles), à Költösey, à Berzsenyi, tous poètes du premier ordre qui, avec Vörösmarty et Petöfi, sont les plus grands génies de la poésie hongroise.

Pour le théâtre magyare commence avec Charles de Kisfaludy une nouvelle ère, et cet écrivain est également admiré comme poète et comme prosateur. Deux morceaux de Charles de Kisfaludy, que nous avons cru devoir reproduire, témoigneront d'ailleurs plus éloquemment que tout éloge en faveur de la richesse et de la concision de sa prose, et de la magnificence de sa poésie.

N'oublions pas non plus de mentionner André Horváth, mort en 1839, qui est l'auteur du premier poème épique en langue magyare intitulée *Arpád*. Il s'efforça d'imiter le style de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, mais il est plus particulièrement l'imitateur du célèbre traducteur allemand Voss.

Les poètes éminents de cette glorieuse époque furent presque tous aussi de grands prosateurs, tels que : Kazinczy, Virág, Batsányi, Pápai, Tot, Takáts, Endrödi, etc. La prose se distingua surtout par sa concision lacédémonienne et sa grande force d'expression. Combien cette concision et cette force prêtaient à l'éloquence? C'est ce que prouva quelques années plus tard le plus grand orateur hongrois, Louis Kossuth, dont les merveilleux discours furent traduits par tous les peuples.

Grâce à la généreuse initiative du comte Etienne Széchényi, fut fondée, en 1827, l'académie hongroise à Pesth, et la nation n'épargna dans la suite aucun sacrifice pour assurer le succès de cette fondation.

Aujourd'hui, nous admirons à Pesth un magnifique palais académique, et une souscription spon-

tanée de quelques jours suffit pour réunir la somme nécessaire pour élever une statue à la mémoire du grand fondateur.

C'est vers cette époque qu'apparut Kossuth, et qu'il mit son prodigieux talent au service de la gloire nationale. Son journal, le *Pesti-Hirlap*, donna un nouvel essor à tous les autres journaux tant amis qu'adversaires. Le *Hirnök*, *Nemzeti Ujság* et le *Jellenkor* augmentèrent en importance, et le *Buda Pesti Hírado* se livra contre Kossuth à une polémique acharnée.

Les belles-lettres firent en quelques années plus de progrès qu'elles n'en avaient fait jusqu'alors pendant des siècles.

Le baron Eötvös (1), Szalay, Tréfort, Szemere et Pulszky publièrent des ouvrages remarquables sur l'économie politique et sur leurs nombreux voyages. Etienne et Michel Horváth, Szalay et Jaszáy écrivirent des ouvrages historiques d'un grand mérite.

(1) Il n'y a pas longtemps, la Hongrie a éprouvé une douloureuse perte, le baron Eötvös, son ministre de l'Instruction publique et un de ses meilleurs écrivains, fut enlevé subitement au milieu d'une carrière glorieuse.

Les romans trouvèrent naturellement aussi de nombreux et zélés vulgarisateurs. Le baron Josika imita quelque peu la manière de Walter Scott, le baron Kemény celle des romanciers allemands, et Kuthy, Nagy et Pálffy rappellent Eugène Sue.

Le baron Eötvös est le premier pour son style varié et original. Dans le *Notaire du Village*, il nous retrace une fidèle image de son pays et nous initie sous une forme simple et sans aucune recherche aux aventures poignantes qui se passent quelquefois sous un toit couvert de chaume situé dans les plaines reculées de la Hongrie orientale.

La comédie est cultivée également avec succès par le baron Eötvös et Obernyik ; le drame trouve ses interprètes dans Gáál, Vörösmarty et Ladislas Teleky. Mais le fécond Sziglegeti, qui règne presque en maître absolu sur la scène magyare, rappelle en quelque sorte le célèbre Lope de Vega qui étonna son siècle par son talent et sa prodigieuse fécondité. Quelques-unes des pièces de Sziglegeti rappellent par leur élégance et leur grâce les proverbes d'Alfred de Musset et les comédies de Scribe, Sardou et Delphine Gay. Le dialogue est

piquant, les personnages sont bien dessinés, et l'action même soutient sans défaillance l'intérêt qui s'y rattache.

Cependant la poésie est la partie la plus brillante de cette jeune littérature : Czuczor, Bajza, Garay, Vachot, Erdélyi et Kerényi écrivent des morceaux dignes de figurer à côté de ce que la littérature moderne a produit de plus beau chez les autres peuples de l'Europe.

Vörösmarty est le plus grand entre tous, aussi bien par la grâce de la forme que par l'expression et la puissance de son langage. Le patriotisme de ce poète lui inspira des chants sublimes et d'une rare éloquence. C'est lui qui composa l'hymne national magyare, *le Szozat*, qui est *la Marseillaise* hongroise dans toute l'acception du mot.

La société kiskaludienne, qui se forma après la mort du plus jeune de ces deux illustres frères, est encore de nos jours un puissant appui pour chaque talent naissant.

Mais ce ne fut qu'en 1845 que se firent entendre les premiers accords d'une lyre enchanteresse qui électrisèrent et entraînèrent le pays entier. Alexan-

dre Petöfi affranchit la poésie nationale de l'influence étrangère et lui imprima le cachet du véritable génie de la nation. Le fils d'une illustre Française, M. Desbordes Valmore, écrivain distingué, a publié quelques éloquents pages sur notre grand poète national, et je les reproduis ici avec son assentiment ; on verra à quel point le jugement d'un homme d'un goût aussi sûr est flatteur pour la littérature hongroise.

« Parmi les poètes, Petöfi est le plus grand et le plus fidèle représentant de son pays. Perdu par sa naissance dans le sein de la plus humble foule, opprimé par la misère pendant la durée de sa courte existence, il a connu les poignantes douleurs qui empêchent le cœur de s'engourdir auprès d'un esprit exclusivement occupé ; il a appris la science de la vie sans rien perdre de sa sensibilité. Tout pauvre qu'il était, et peut-être à cause de sa pauvreté, la Muse l'avait reçu et lui avait donné cette voix d'or, ce pouvoir merveilleux de charmer les oreilles et d'entraîner les âmes. Aussi, dès qu'il chanta, il fit pleurer ; l'art n'avait pas tué l'homme en lui. L'homme était tellement vivant et dominait à ce

point le poète, que le jour où il fallut mourir pour la liberté de son pays, il se précipita au devant du sacrifice, sentant qu'avant tout il était le fils de la Hongrie, et que dans ce moment suprême, elle lui demandait son sang et non des vers. La vie et la mort de Petöfi ont été consacrées à son pays; il l'a chanté en poète et servi en héros. Il a souvent aimé, mais même alors il semblait chercher, sous les traits charmants de ses jeunes idoles, les traits adorés de la patrie magyare. « Si tu veux comprendre le poète, a dit Goethe, il faut aller dans la patrie du poète. » N'est-il pas également vrai que, pour les âmes qui sentent vivement et juste, lire un poète national, c'est-à-dire un poète demeuré de son pays par le cœur et devenu universel par le génie, lire ses vers, c'est s'initier à la vie intime de son pays? Si, la mémoire remplie des chansons de Béranger, on se met à parcourir la France, à l'étudier de près, on retrouvera bien vite, en entendant causer le soldat, le paysan, le jeune homme et le vieillard, les accents de notre cher et grand poète; on reconnaîtra cette ironie si vive et si gaie, cette fidélité légère, cet esprit libre et ce cœur profond.

Aujourd'hui que j'ai lu Petöfi avant d'avoir pu, avant peut-être de pouvoir jamais connaître son pays, il me semble que la Hongrie ne m'est plus étrangère.

« J'ai entendu son peuple parler, crier sa joie et sa douleur ; demain, il me serait permis de descendre le Danube jusqu'au lieu où il change son nom allemand pour pénétrer dans l'orient de l'Europe ; je suis persuadé que mon être s'ouvrirait aux sentiments exprimés dans l'œuvre de Petöfi. La mélancolie, l'ivresse de la musique, la flamme d'une vie plus impétueuse, la passion pure de la liberté, toutes les émotions que m'ont données ses vers, je les retrouverais avec joie, mais sans surprise.

« Je verrais des compatriotes dans ces frères de Petöfi dont j'ai partagé souvent, durant des heures brûlantes et rapides, l'amour pour la Hongrie, la haine pour l'étranger, presque les souvenirs, les douleurs et les espérances. »

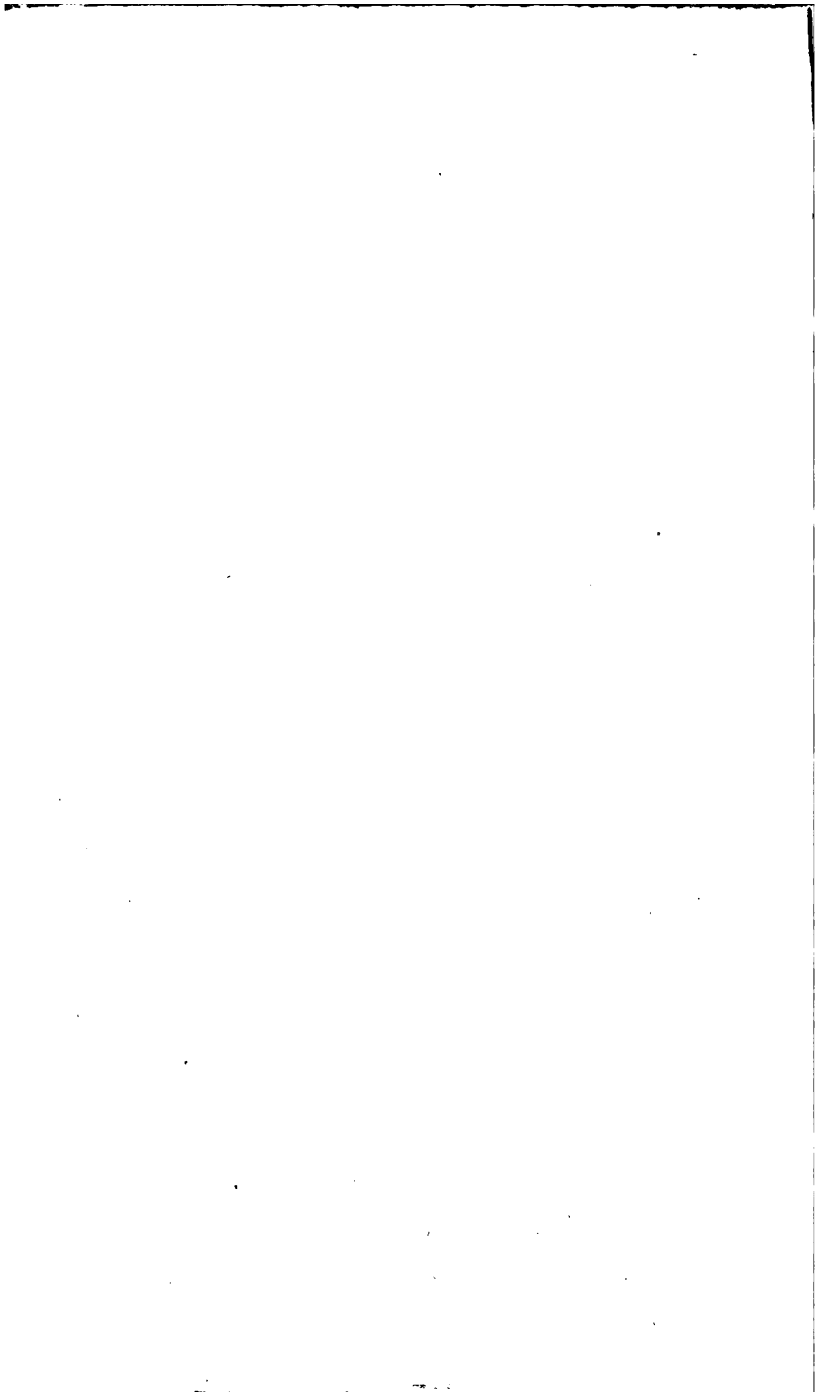
Après Petöfi, Tompa, Lisznai et Szász composèrent des poésies dans le même genre, mais ils furent tous dépassés par le brillant Jean Arany, qui sut le mieux conserver les traditions du maître. Les

poésies de cet éminent écrivain jouissent en Hongrie d'une réputation méritée.

L'année 1848 n'arrêta que momentanément le développement de la littérature magyare, et de nos jours nous admirons dans le jeune poète Iokai Mor sa grande fécondité, sa brillante imagination et la rare pureté de son style.

La littérature de voyage fut cultivée avec non moins de succès par Jerney, Egressy, Horányi et autres, et surtout par le comte Jules Andrassy, qui, dans la description de ses voyages aux Indes, se montra l'égal des premiers narrateurs des autres pays.

N'oublions pas, en finissant cette courte étude, de parler de ce célèbre voyageur, Vambéry, qui s'est conquis un nom européen, et de notre grand orateur, vaillant patriote et illustre homme d'État, François Deák, le fondateur de la nouvelle ère en Hongrie, qui, par son éloquence réfléchie et persuasive, conquit cette grande influence sur les esprits éclairés du pays et devint son sauveur.



MORCEAUX CHOISIS
DE LA
POÉSIE MAGYARE

CHANSONS POPULAIRES

TRADUITES DU RECUEIL FAIT PAR LA SOCIÉTÉ KISFALUDIENNE

I

Ne prends pas une jeune fille pour son or,
Son argent ou ses beaux vêtements ;
Ne la prends pas pour sa couronne ;
Aime-la plutôt pour sa timidité,
Pour sa conduite sans tache.

Ne regarde pas sa jambe quand elle danse,
N'écoute pas sa voix mielleuse,
Fais attention à son âme
Et aux mystères de son cœur.

II

Si j'étais un paon, un fier paon,
Le paon de l'impératrice ;
Si j'étais un paon,
Je me lèverais de meilleure heure.

J'irais vers l'eau qui coule,
Je boirais l'eau qui coule,
Je secouerais mes ailes
Et je répandrais mes plumes ;
De belles jeunes filles les ramasseraient
Et en feraient un bouquet
Qu'à ma toute belle
Je mettrais sur son chapeau.

III

N'importe où je vais
Les arbres pleurent,
De leurs tendres branches
Tombent les feuilles.

Tombez feuilles
Et cachez-moi,
Car ma colombe
Me cherche en pleurant.

Tombez feuilles
Et couvrez mon chemin,
A fin que ma rosée ne sache pas
Où est allée sa colombe.

IV

L'étoile brillante
Retourne chez elle ;
Le brun jeune homme
Retourne auprès de sa colombe ;

Mais avant qu'il ne soit arrivé ;
Son amour naissant
A grandi trop vite
Et s'est évanoui.

V

Ma mie est partie et elle m'a délaissé,
Elle a emporté avec elle toute ma joie.

Le Danube s'écoule et il ne remonte plus ;
Ma mie est partie et elle ne reviendra plus.

L'hirondelle aussi s'envole, mais elle revient
Avec le printemps ;
Mais ma colombe ne reviendra jamais.

VI

Je bois du vin le dimanche,
Je ne travaille pas le lundi,
Il est bon de se reposer le mardi,
Et de se lever le mercredi (1),
De se soigner le jeudi,
De compter le vendredi
Et de se demander le samedi :
A quoi allons-nous travailler?

(1) Dans le texte coucher.

VII

Petite cruche, grande cruche,
Tu ne vaux rien si tu n'as du vin.
Mais si tu es remplie de bon vin
On te vide facilement.

La bière est meilleure que l'eau,
Mais le vin est encore meilleur que la bière.
Il faut de la bière aux Allemands,
Il faut du vin aux Magyares.

Car animé d'un vin généreux
On se transforme ;
Le vin inspire
L'amitié et l'amour.

VIII

Je suis Csikos (1) dans la Puszta (2),
Je vole des chevaux à Debreczin (3),
Puis je monte sur une haute montagne
Et je jette les yeux sur Debreczin.

Ouvre ta porte-cochère, ma rose,
Que j'y conduise mon cheval ;
Donne-lui du foin et de l'avoine
Et donne à son maître un bon lit.

L'oiseau céleste ne laboure ni ne sème,
Et pourtant le pays le nourrit ;
Moi non plus je ne laboure ni ne sème,
Et pourtant je suis sans souci.

(1) Pâtre qui garde les troupeaux de chevaux dans les steppes magyares.

(2) Nom du steppe en Hongrie.

(3) Grande ville commerçante dans l'est de la Hongrie.

IX

Le monde est grand et j'erre d'un bout à l'autre,
Mais je ne puis oublier ma mie.
Arrête, mon alezan, je veux étendre ma pelisse
Et je veux sommeiller (sur elle), alors je verrai ma
mie.

X

Si quelqu'un vit gaiement,
C'est le berger qui vit gaiement
Dans la forêt, par les prés,
Il se promène, fume et siffle,
Jase, flâne et s'arrête.

XI

Le couplet suivant est le fragment d'une chanson chantée dans les rues de Pesth, par la jeunesse hongroise, lors de l'avènement du roi Mathias Corvin (1458).

Aujourd'hui Mathias fut élu
Roi par tout le pays,
Car Dieu nous l'a envoyé
Du Paradis pour notre défense.
C'est pourquoi nous l'avons choisi nous-mêmes
Comme un présent de Dieu ;
Gloire soit au Tout-Puissant
Pour l'éternité. Ainsi soit-il.

XII

Très ancienne chanson.

Le raisin mûrit,
Le pampre s'incline,
La feuille jaunit.

Deux pauvres jeunes gens
S'apprêtent à un long voyage,
Mais ils n'ont pas de pain.

Va à la maison, ma rose,
Fais-leur un plat savoureux
Avec une soupe fortifiante
Afin qu'il soient joyeux.

Mets-y beaucoup de graisse
Et du bon fromage
Et le leur présente.

Les mets sont cuits,
Je les ai servis,
Et pourtant il ne sont
Pas plus gais.

DANS MA BARQUE

J'étais assis dans ma barque,
Flottant sur l'eau onduleuse ;
Lorsque j'entendis le coup d'aile d'un héron
Bruire dans l'air.
Tu voles, voyageur céleste,
Au-dessus de la terre et de l'onde.
Ah ! si je pouvais
M'envoler avec toi.

Tu pars pour chercher
Une meilleure patrie,
Un suave printemps, une fraîche verdure,
Un voluptueux été.

Hélas ! moi aussi, j'aimerais,
M'envolant avec toi,
Chercher dans une autre contrée
Un abri plus fidèle.

J'y trouverais une chaumière
Sous un pur firmament ;
Je ne verrais ni hiver
Ni sombres nuages.
Plein d'espoir,
Semblables à un arc-en-ciel,
Brilleraient mes jours
L'un après l'autre.

Là où sous la brise du soir
S'agitent les arbres verts,
Une source coulerait
Autour de mon chaume.
Adieu, ma barque,
Et toi rivage périlleux,
Là une charmante créature
Me tend ses bras tremblants.

J'étais assis dans ma barque,
Flottant sur l'eau onduleuse,
Lorsque j'entendis le coup d'aile d'un héron
Bruire dans l'air.
Tu voles, voyageur céleste,
Au-dessus de la terre et de l'onde.
Hélas ! mon sort ne me permet pas
De m'envoler avec toi.

KÖLCSEY.

SANS PATRIE

Pourquoi marches-tu sur des routes impraticables,
Pourquoi exposes-tu ta poitrine à l'orage et à la
tempête,

Pourquoi fuir le bonheur ?

Qui es-tu, être misérable,

Quel terrible sort te poursuit,

Pour errer ainsi sur des montagnes sauvages ?

« Laisse-moi errer sur des montagnes sauvages,

« Laisse la tempête ravager ma poitrine,

« Je suis fugitif.

« Mon cœur, triste comme le steppe (1),

« Est agité par de cruels tourments

(1) Nom des vastes plaines hongroises, en magyare : puszta.

« Et ma douleur est immense. »

Peut-être étais-tu puissamment riche

Et le sort t'a-t-il ravi tes trésors,

Et maintenant la misère t'opprime ?

« Oui, j'ai été riche et j'ai joui de mes richesses,

« Et ma misère est navrante,

« Mais elle ne m'ébranle pas. »

Peut-être deux mots sont-ils chers à ton esprit :

L'ami sincère et l'amante fidèle,

T'auraient-ils abandonné ?

« L'amitié et l'amour périssable sur terre

« Sont les plus douloureux tourments.....

« Quant à eux, ils sont morts fidèles. »

Peut-être tes enfants, ta belle épouse,

Tout ton bonheur, ont-ils péri ?

Peut-être sont-ils descendus dans la tombe qui dé-
vore tout ?

« Tout ce que j'aimais est dans la tombe,

« Mais le cœur, ce profond et vaste asile,

« A oublié la mort. »

Tu souffres, et le fardeau de ta douleur est donc
bien lourd ?

Peut-être as-tu perdu ton honneur,
Ton nom est-il flétri ?

« Mon blason est déshonoré,
« Mais je l'endure pour ma patrie
« Et c'est une glorieuse flétrissure. »

Peut-être es-tu proscrit,
Et la patrie pour laquelle tu as versé ton sang
Te frappe sans pitié ?

« Le proscrit a une patrie ;
« Pendant qu'il souffre et qu'il est malheureux
« Sa nation vit et prospère.

« Le peuple, auquel j'appartiens, est exterminé,
« Et ma patrie, noyée dans le sang,
« Ne refleurira plus jamais.
« La ruine de millions de compatriotes m'accable,
« Je porte le deuil d'une nation entière
« Et ma poitrine en est écrasée. »

VÖRÖSMARTY.

SZOZAT

(Hymne national)

Garde une fidélité éternelle
A ta patrie, ô Magyare,
Pour que ton berceau et ta tombe
Te nourrisse et te recouvre.

Nulle part sur la vaste terre
Un autre séjour ne te convie ;
C'est ici qu'il faut que tu affrontes le sort,
Ici il faut vivre et mourir.

C'est le sol où tant de fois
A coulé le sang de tes pères,
Sur lequel repose la mémoire
D'un grand nombre de siècles.

C'est ici que combattirent pour un foyer
Les guerriers du héros Arpád ;
C'est ici que brisa le joug du servage
Le bras du vaillant Hunyady.

O liberté ! ici se déploya souvent
Ton étendard sanglant,
Et nos plus braves succombèrent
Pour toi dans une lutte ardente.

Et malgré bien des coups du destin
Sous lesquels trembla la contrée,
Courbé, mais non brisé,
Le peuple du pays vit encore.

Il vit et au monde entier
S'adresse son message :
Une souffrance de plus de mille ans
Implore la vie ou la mort.

Se pourrait-il que tant de sang
Soit versé pour l'infamie ?

Que les malheurs de la patrie
Aient brisé en vain les cœurs les plus fidèles?

Se pourrait-il que tant d'esprit,
De force et de courage
Périssent, parce que sur le pays
Pèse une lourde malédiction?

Il faut qu'il vienne et il viendra
Ce jour meilleur
Que mille et mille lèvres
Implorent avec une fiévreuse ardeur.

Autrement il viendra
Une mort terrible et sanglante,
Et sur le cadavre d'un peuple
Le sein de la terre se refermera.

Et vers la tombe de ce peuple
Se dirigeront les regards des autres nations,
Et dans plusieurs millions d'yeux
Brilleront des larmes de deuil.

TIMIDE PRIÈRE

L'amour puissant
Me dévore de ses feux,
Tu peux être le baume de mes blessures
Charmante petite violette (1).

Le bel éclat de tes yeux
Éveille l'aurore matinale,
Le vermeil de tes joues
Anéantit toutes mes pensées.

Ange, exauce la prière
De ton pauvre amoureux,
Et je te promets
De mourir à tes pieds.

CSOKONAI.

(1) Le Hongrois compare sa bien-aimée à une petite tulipe.

LE BOIS DE MES AMOURS

Voici le bois. Sur les vertes prairies,
Ma Lilla, en vain je t'appelle ;
Viens sous l'ombre fraîche du chêne
Te mettre à mes côtés.

Cet arbre (est le témoin qui) a entendu
Les chants plaintifs de mon amour,
Et bien souvent l'écho m'a répété
Le doux nom de Lilla.

Ecoute, Lilla, quel voluptueux zéphyr
Soupire au-dessus de nous dans les arbres,
Regarde comme il agite
Les feuilles naissantes de la cime.

Regarde comme il agite mes soupirs
Qui, envoyés par mon cœur,
Sont montés jusqu'au faite
De ce feuillage touffu.

Regarde, regarde, la rosée de la prairie
N'est pas encore séchée,
Quoique depuis l'aube
Le soleil l'ait frappée de ses rayons brûlants.

La rosée de mon chagrin solitaire
Qui coule de mes yeux
Est intarissable, hélas !
Mes larmes coulent toujours.

Les calices des fleurs
En sont remplis sur ton chemin,
Et tu n'y jettes pas même
Un petit regard de pitié.

CSOKONAI.

LA NYMPHE DU DANUBE

Là, sous l'ombre d'un tremble,
Entourée de saules,
Se trouve cotoyée par une prairie verdoyante
Une riante grotte.

C'est le séjour des faunes sauvages ;
C'est là qu'ils se divertissent ;
Les belles filles du vieux Danube
Se baignent ici.

Les ondes murmurent sourdement
Sous leurs jeux,
Et aux alentours les pinsons
Chantent dans les bosquets.

C'est ici que se baigne Lilla,
Et du Ciel les dieux
La contemplant
Dans sa petite grotte.

La belle mortelle, sortant de l'onde,
Remonte sur le gazon de la rive.
Du haut des nues Jupiter
L'admire ; il s'écrie :

« Que vois-je, quelle charmante mortelle
« M'apparaît !
« Semblable à l'astre du jour
« Sortant des mers.

« Sur ses épaules d'albâtre
« Flotte sa riche chevelure,
« Et l'eau en découle
« En perles argentines.

« Ah ! quelle est belle ;
« Elle est parfaite ;
« Son bras blanc et sa jambe
« Sont plus beaux que ceux de Vénus.

-
- « Oh ! s'il m'était donné de voir ses yeux...
« Elle approche...
« Ciel ! qu'ils sont beaux !
« O, Cythère, elle est plus ravissante que toi ! »

Ma flamme la dit la plus belle
Et tous sont de mon avis,
Hormis Vulcain, conjoint de Vénus,
Et le satirique Momus.

CSOKONAI.

L'ENFANT MORT DE FROID.

Qui marche là si tard la nuit
Dehors dans le cimetière?
Minuit a sonné
Et la nature entière est silencieuse.
C'est un orphelin qui erre seul
Le cœur rempli de tristesse,
Car celle qu'il aimait
Ne se relèvera plus.
Il s'assied sur la tombe de sa mère et il sanglote,
Le pauvre petit :
« Mère chérie, ô bonne petite mère,
« Mon cœur est si navré.
« Depuis que tu m'as quitté
« Ton fils est abîmé de douleur.

« Personne dans le village
« Pour me donner un baiser,
« Personne pour me dire :
« Je t'aime, mon enfant.
« La maison est déserte et dans ma chambrette
« Personne pour y faire du feu.
« Ici près de toi que je voudrais être enterré,
« Que ne puis-je m'y reposer,
« L'hiver est si froid pour moi,
« Pauvre enfant délaissé! »

Ainsi le pauvre orphelin fait retentir
Sa plainte douloureuse
Et le vent de l'hiver qui mugit
Répond seul à sa voix.
L'enfant a froid, ses larmes
Se glacent sur ses joues,
Il regarde en frémissant autour de lui,
Mais sur la tombe des morts
Règne le plus profond silence,
Silence terrible.
Seul le vent gémit à travers les arbres
Et la neige tombe en grésillant.
Il veut se lever, mais ses forces l'abandonnent,

Il s'affaisse défaillant
Sur ce tertre, gardien des restes chéris ;
Il soupire ; un profond sommeil s'empare de lui.
Pauvre petit être ! comme il est heureux alors,
Comme il se sent à son aise,
Tous ses tourments ont disparu
Avec ce fidèle ami.
Son cœur bat encore une fois,
Ses lèvres sourient,
Il dort.... de ce sommeil mortel,
Et ses douleurs s'éteignent doucement avec lui.

Le baron Joseph Eörvös.

LA MORT

Pour le méchant et pour le cœur lâche
La mort est un spectre effrayant,
Comme pour l'enfant peureux
Les ténèbres de la nuit.

Les forts regardent en souriant
La suite des tombeaux ;
Le juste contemple sans crainte
L'ombre sacrée des cyprès.

Le juste dit volontiers adieu
A cette enveloppe matérielle,
Son âme libre aspire vers le ciel
Et quitte joyeuse cette planète fugitive.

Son âme sent que ses ailes brillantes
Ne peuvent se déployer librement,
Elle sent qu'elle ne peut secouer les chaînes
Qui lui pèsent lourdement.

Mais pourquoi cette séparation est-elle si pénible?
Quel charme fascinateur nous retient ainsi?
Pourquoi notre âme céleste n'est-elle pas plus im-
patiente
De retourner vers sa patrie héréditaire?

Ici-bas, point de joie sans chagrin,
Le bien est confondu avec le mal ;
Ici-bas le riche même est oppressé par la nécessité,
Et le bonheur est enveloppé d'un voile.

Vers qui notre cœur aspire-t-il avec plus d'entraî-
nement
Que vers toi, sainte ardeur?
Qui remplit plus notre âme
Que toi, cher et bienheureux amour?

.

La vie du mortel
N'est que l'image d'un songe fugitif et trompeur.
Le cadre étroit de notre triste vie renferme
Une courte joie et une immense douleur.

Les chagrins de la terre sont des lourdes chaînes
Que la mort seule brise,
Le bonheur est une tige de rose
Qui se fane sous le souffle d'un vent d'automne.

Heureux celui qui supporte ici-bas
Noblement les liens de la vie,
Qui sait immoler à la vertu et à la raison
Les félicités qui s'évanouissent et s'étiolent comme
des fleurs !

DANIEL BERZSENYI.

LES OCCUPATIONS DES ANCIENS MAGYARES

(Fragment.)

Là, où les monts Ourals élèvent leurs crêtes puissantes dans le ciel,
Dont la mousse qui les couronne n'est jamais déchirée par le vent,
Bien qu'il la frappe de toute sa fureur ;
Là, où les traînées de la foudre menacent
Son sommet vierge sans jamais l'atteindre ;
Là, où l'Irtis se précipite dans sa course bruyante,
Où des chevaux errants foulent de leurs sabots
L'herbe onduleuse des vastes prairies,
Où paissent des troupeaux de bestiaux, où des
moutons laineux

Accompagnent les pâtres de leur bêlement retentissant
Auxquels répondent le soir les échos des monts
Ourals,
Là habite le vaillant peuple des Döntö-Magyares.

ANDRÉ HORVATH.

LE CIEL ET LES ÉTOILES.

L'horizon brillant de ma vie
Est couvert de ténèbres ;
Le chagrin sauvage l'a mis en deuil.
Je n'aurais plus de jour heureux !
Deux petits yeux
Peuvent seuls me réjouir de nouveau.
Chassez donc ma nuit,
Vous, deux étoiles mortelles.

CSOKONAI.

MOHACS.

Je te salue en soupirant, Mohács, plaine funèbre,
Rougie du sang de nos héros, vaste cimetière de
notre grandeur nationale, salut !

La hideuse corruption avec ses ailes de corbeaux
plane avide au-dessus de toi ;

Dans sa fureur terrible elle a déchaîné sur toi toutes
ses forces destructives,

Et la trace de son aveugle triomphe a passé sur les
ossements de nos vaillants guerriers.

Tomori (1), superbe capitaine, pourquoi as-tu quitté
ton siège archiépiscopal ?

(1) Tomori était le nom du vaillant archevêque de Kalocza qui contribua de beaucoup par son impétuosité au sinistre de Mohács. Au château archiépiscopal de Kalocza, où le titulaire actuel, M^{re} Haynald, me reçut l'année dernière avec une bienveillance infinie, on montre encore la trompette de combat de Tomori ainsi que des restes de son armure.

La gloire, la fleur de notre patrie, ne serait pas
morte avec toi !

L'ardeur du combat précipita ta course vers un
carnage certain ;

Combien de héros ont été immolés à cause de toi.

Ah ! ton pays a été trop étroit pour toi... que ta der-
nière demeure est aujourd'hui petite et silencieuse !

Tes fanfares ont cessé, la rouille ronge ton armure.

Repose ! sur toi la fortune trompeuse exerça ses
caprices,

Que la tombe conciliatrice recouvre légèrement ta
poussière !

Combien de jeunes cœurs, pleins de douce espérance,

Faucha ici l'implacable hasard du combat ;

Combien de jeunes guerriers, au printemps de leur
vie, y ont trouvé une mort prématurée,

Quand le bonheur les avait jusqu'alors bercés dou-
cement dans son sein.

Ils gisent ici, leurs ossements éparpillés

Et foulés par les fers de leurs coursiers fugitifs.

Son amante ne jouera plus avec les boucles blondes
de sa belle chevelure,

Trempée maintenant de sang et de boue.
En vain sa belle l'attend sur le chemin avec une
fraîche couronne ;
Elle écoute avec crainte et avec espoir si son héros
ne vient pas encore ;
Le frémissement d'une feuille lui rappelle son
amour ;
Elle regarde toujours, ses joues sont en flammes,
sa poitrine se soulève palpitante,
Mais en vain ses regards cherchent à percer les
brouillards lointains.
Son amant ne vient pas, elle se laisse aller à une
profonde douleur ;
Enfin, elle apprend le sinistre de Mohács, et, sem-
blable à une tendre fleur,
Elle se fane, la belle jeune fille, d'une tristesse amère.
Les zéphirs du soir passent en murmurant au-
dessus de sa tombe,
Et l'ange de la fidélité garde sa poussière.

Que de héros, dignes de vivre des siècles,
Dorment ici oubliés ; pas même une pierre pour in-
diquer leur dernière couche.

Ils combattirent pour la liberté de leurs ancêtres
avec un mâle courage,

Avec une ardeur pétulante, trempant leurs glaives
dans du sang.

Mais où est-il le héros que mille bras ne parvien-
nent pas à vaincre ?

Il lutte au milieu des monceaux de cadavres, se
sentant défaillir.

Son coursier ardent supporte encore son fardeau
habituel ;

Il hennit, rue, incline sa tête, sa crinière flotte ;

Il s'enfuit vers la maison, annonçant ainsi la perte
de son vaillant maître

Que sa femme, le cœur brisé, pleure en sanglotant
Jusqu'à ce que ses larmes tarissent et qu'elle suive
son fidèle époux.

Et de cette maison dévastée il ne reste que les
ruines.

Le chêne qui brave fièrement les tempêtes entraîne
dans sa chute ses branches verdoyantes.

Combien de braves moururent ainsi ? Le bienheu-
reux seul trouve sa récompense,

L'étoile du vaincu disparaît avec lui.

Ils périrent ainsi dans des fossés mousseux,
Et les ténèbres de l'oubli couvrent leurs noms.

Le berger se couche sur le gazon et fait paître son
troupeau en fredonnant,
Ignorant qu'il repose sur la cendre de tant de héros.
En secret il languit, une chanson triste s'échappe
de ses lèvres,
Les ombres des héros l'inspirent.

Sur ce champ de bataille le voyageur consterné
Marche songeant à l'inconstance des destinées hu-
maines ;
Il regarde et il s'afflige, ses yeux sont tournés vers
la terre
Et son cœur saigne de ses blessures rouvertes.

Là où les rayons du soir éclairent la vapeur
qu'exhale ce ruisseau,
Comme si elle voulait le cacher à mes yeux,
Là, se trouve Louis, notre malheureux roi, de fu-
neste mémoire,

Sous le poids de son coursier couvert d'airain.
C'est en vain qu'il étend ses mains, il n'y a personne pour le retirer.
Ses guerriers sont tombés, il n'y a personne pour délivrer l'infortuné...
L'abîme s'entrouve, l'or de sa riche armure
Se ternit, et son corps écrasé est recouvert d'écume et de fange.
Qu'une telle mort est horrible ! c'est pourtant ainsi que tu es tombé, jeune aigle royal,
Et avec ton trépas, le soleil du ciel hongrois s'est couché pour longtemps ;
Tu étais jeune, tu ne te doutais pas de l'abîme, et tu payas terriblement ton tribut à la nature.
Que ta poussière dorme en paix !

Hélas ! ce fut la discorde et une brutale jalousie qui causa tous ces malheurs,
Notre union brisée, disparut notre force,
Et des fers furent rivés à notre patrie délaissée.
Ce ne fut pas l'ennemi, ce fut ton propre fils qui lui porta ce coup !

Contrée de funeste mémoire, tu es devenue la
source de bien des plaintes

Qui, seules, sont la colonne funèbre de tes champs
marécageux.

Les créneaux de Bude gémissaient sous l'orgueil
du superbe Soliman,

Et que de désolations nous ont causé les excès de
sa fureur sauvage !

Combien de jeunes filles s'étiolaient dans les bras
débauchés de nos tyrans,

Combien de prisonniers descendirent sur les vagues
limpides du Danube,

La propriété avait disparu, le Hongrois devint
étranger chez lui,

Le croissant éclatait sur les tours de nos villes !

.
Arrière, funestes images ! Arrière, apparitions té-
nébreuses !

Un nouveau jour brille sur nous après tant de dan-
gers.

Le Magyare vit encore ! Bude est encore debout.

Que le passé ne soit plus pour nous qu'un exemple,

Et, remplis d'un ardent amour pour notre patrie,

Que notre œil regarde en avant,
Et toi, plaine funèbre, reverdis au sein d'une paix
sacrée,
Mohács, autrefois tombeau de notre grandeur na-
tionale !

CHARLES DE KISFALUDY.

DANSE MAGYARE.

Regarde les danses diverses. Vois comme avec des couleurs vivantes elles peignent le caractère et les mœurs d'un peuple.

Sur une triple cadence, l'Allemand valse. Il enferme sa dame avec son bras, et l'emporte dans un vol circulaire. Son cœur ferme et fidèle n'embrasse qu'une seule femme, sa joie est paisible. Simple en toutes choses, voilà l'Allemand.

Le Français s'élançe par bonds élevés, riant à tous et les yeux caressants. Il offre la main à droite et à gauche, et change de dame souvent. Ardent et vif, il a la joie de l'enfant. Inconstant dans le plaisir, il est volage jusque dans le sentiment de l'amour.

Le Hongrois est semblable à Pindare : où l'emporte l'enthousiasme, il montre sa passion et brûle d'un feu intérieur. Tantôt, comme une brise murmurante, il se fond mollement dans une amoureuse langueur et secoque le chagrin en dansant jusqu'à l'ivresse.

Tantôt, s'embrasant lui-même, il commence la danse des héros, moins jaloux de l'amour de la jeune fille dans l'exaltation de la victoire. Entends-tu résonner la terre ? Vois-tu Kinizsi, les lèvres sanglantes, danser, portant entre les dents le cadavre d'un ennemi ?

Les règles mystérieuses de sa danse n'ont point été calculées par des maîtres ; il est lui-même sa loi, et n'est lié que par sa propre ardeur. L'énergie et les forces viriles tendent ses muscles ; il éclate en transports... Voilà l'homme créé pour la danse magyare !

DANIEL BERZSENYI.

AU PRINTEMPS (1).

Que la campagne est verte et que le ciel est bleu !
Sous le bleu du ciel, sur le vert des prés, l'âme de
l'air chante, l'alouette appelle, et, du haut des nua-
ges, invite le soleil, qui la regarde avec passion.

Que la campagne est verte et que le ciel est bleu !
La prairie est si verte et le ciel est si bleu ! C'est que
le printemps est là ; et moi je suis si bête, que je
reste assis à ciseler des vers !

PETÖFI.

(1) Les poésies suivantes d'Alexandre Petöfi sont toutes tirées du recueil intitulé : *Poésies magyares*. Petöfi Sandor, traduction par H. Desbordes-Valmore et Ch.-E. Ujfalvy de Mezô-Kövesd. Paris, 1871, A. Lacroix-Verbœckhoven et C^{ie}.

O BELLE NUIT !

O belle nuit ! plongées dans les rêves, la petite étoile du soir, la grande lune flottent à l'horizon.
O belle nuit !

Le velours des prairies brille sous la rosée, le chant du rossignol fait frémir le lilas. O belle nuit !

Le jeune homme se glisse près de sa bien-aimée ; le brigand rampe sur la route et médite le meurtre.
O belle nuit !

PETÖFI.

AU JARDIN.

Quel ravissement ! Avec ma petite amie, me voici dans le jardin, la nuit, comme un voleur de cœurs. Quel calme autour de nous ! Au loin seulement les aboiements des chiens. La lune et les étoiles, splendeur magique, brillent au ciel.

On n'eût jamais fait de moi une tranquille étoile; jamais je ne serais resté dans les hauteurs du firmament. Que m'importent les délices du ciel bleu ? Auprès de toi, rose charmante, on m'aurait vu descendre chaque soir.

PETÖFI.

CHANT POPULAIRE.

Le long de la grande rue du village, le son du violon m'accompagne. Mon flacon est rempli de vin ; je danse en diable furieux.

Joue tristement, *Tzigany* ; je veux me noyer dans les pleurs... Mais à présent, sous cette fenêtre, joue joyeusement.

Là demeure une étoile charmante. C'est un astre errant : d'abord elle a voulu de moi, et maintenant l'étoile en aime une autre.

Tzigany, voilà sa fenêtre ; joue pour elle quelque chose de gai. Que la perfide n'apprenne jamais que sa fausseté me déchire !

LE CSIKOS (1).

La *pouszta* m'a enfanté, j'y ai grandi ; je n'ai ni toit ni maison, rien qu'un champ fermé, un cheval à la main. Je suis *csikos* dans la vaste plaine magyare.

Je m'élançe sur le dos nu de mon cheval ; à quoi bon la vanité d'une selle ? Ma route me mène rapidement partout ; je vole sur le sable de la *pouszta*. Je suis *csikos* dans la vaste plaine magyare !

Ma *gatya* (2) est à franges, ma chemise de lin bien faite, car ma petite Rose a pensé à moi. Belle petite rose à la bouche empourprée, elle sera femme de *csikos* dans la vaste plaine magyare !

(1) Pâtre de chevaux dans les vastes plaines de la Hongrie.

(2) Large pantalon en toile.

A MES PARENTS.

Ah ! doux et chers parents, si seulement je deviens riche un jour ! Alors, je l'espère en Dieu, vous n'aurez plus de peines.

J'arrangerai tout cela ; je serai un conseiller de plaisir, et je rendrai la vie facile au père et à la mère.

Nous bâtirions une maison blanche ; il y aurait un chien dans la cour, sous la maison une cave, et dans la cave de bons vins.

Le père, alors, pourrait boire avec tous ses bons amis, et en buvant nous unirions nos âmes dans un plaisir éclatant.

Qu'on fasse de belles voitures pour combler ma

mère de joie ; qu'en allant à l'église elle n'ait pas besoin de ses pieds !

Qu'elle ait aussi un psautier doré pour elle seule, afin d'y regarder le visage de Notre-Seigneur Jésus, comme elle aime à le faire !

Puis j'achèterai deux chevaux pour *Pisti* (1), deux chevaux soufflant la flamme ; mon frère *Istock* (2) pourra aller avec eux au marché.

Pour moi, enfin, j'aurai une chambre pleine de livres, où je ne ferai jamais de vers pour ce vil argent.

Je jetterai plutôt mes vers, je les éparpillerai dans la rue ; je sais bien qu'on ne les y laisserait pas.

Si je rencontre une belle jeune fille, qui ait l'âme hongroise cependant, alors !... mon père dansera encore une fois, le jour de mon mariage.

Et nous vivrons heureux sur cette terre, pleins de joie, ô mes doux et chers parents ! c'est bien sûr... si seulement je deviens riche un jour !

PETÖFI.

(1) Etienne.

(2) Nom propre magyare.

L'HOTESSE ET LE BETYAR.

L'hôtesse a aimé le *betyar* (1), mais le betyar ne répondit jamais à son amour.

Une enfant, par l'hôtesse adoptée, est toute la vie, tout le bonheur du vagabond.

Le cœur de l'hôtesse s'est gonflé de poison ; elle a chassé l'enfant loin d'elle ; elle l'a poussée dehors, dans le vaste monde, et dehors c'était l'hiver, il gelait cruellement.

La jeune fille a couru quelque temps, bien loin ; puis elle s'est arrêtée, s'est assise ; elle a gelé. Quand le *betyar* apprit cela, la mort de l'hôtesse fut affreuse.

(1) Espèce de vagabond qui bat la campagne.

Lui, cependant, tomba dans les mains du bourreau ; il ne demandait en vérité pas mieux.

La vie, depuis qu'il avait perdu l'enfant, ne valait plus à ses yeux une pipe de tabac.

PETÖFI.

MA FEMME ET MON SABRE.

Le pigeon se tient au bord du toit : une étoile est fixée au ciel, et ma jeune femme repose doucement sur mes bras. Sur mes bras, ma charmante est couchée comme la rosée du matin sur le rameau pliant.

Si je le puis, pourquoi ne pas l'embrasser ?

Ma bouche n'est ni pauvre ni avare de baisers.

Nous parlerions volontiers, mais nos paroles s'arrêtent toujours en chemin ; une moitié se perd sous mainte caresse.

Oh ! notre joie est grande et le plaisir est de tous les instants ! Notre bonheur brille comme une perle pure ; mais cela semble déplaire à mon vieux sa-

bre ; du haut de son mur il nous regarde d'un air bourru.

Hé ! jeune homme, pourquoi nous regarder avec ce mépris ? Fainéant, serais-tu jaloux, par hasard ? Laisse, ô mon camarade, laisse en paix ce qui ne te regarde pas, et si tu es un homme, ne te mêle point des affaires de femme !

D'ailleurs, à quel propos la jalouser ainsi ?...

Tu la connais bien la parure de ma vie, ma jeune femme. Tu connais aussi son âme ?

Dieu l'a envoyée vers nous à la place d'un ange.

Que la patrie ait un jour besoin de mon bras... Elle-même te ceindra autour de ma taille, et nous bénissant : Partez, dira-t-elle, et soyez-vous toujours fidèles l'un à l'autre !

PETÖFI.

CLAIR DE LUNE.

La lune est un luth d'argent ; ses rayons sont les cordes ; les cordes au milieu desquelles les molles mains des esprits font glisser le vent.

Un voyageur approche du village. Comme moi, peut-être, est-ce un poète, car son œil regarde avec mélancolie et voit, comme le mien, les clartés de la lune.

PETÖFI.

MA GAÏETÉ D'AUTREFOIS.

Oh! parle... Qu'es-tu devenue, ma gaieté d'autrefois, enfant carressante? Aujourd'hui j'ai pour compagne ta sœur, la tristesse.

Mon jeune cœur était ton jouet; tu courais partout avec lui. Oui, tu courais à travers le monde entier, et tu berçais ce cœur dans tes molles mains.

Tu courus ainsi jusqu'au moment où, heurtant du pied un tertre tumulaire, tu tombas. Mon cœur s'échappa de tes mains et ton jouetbrisé s'en alla par morceaux.

PETÖFI.

LE MONDE NE ME COMPREND PAS.

Il ne lui vient pas en pensée comment la voix d'un homme peut résonner si diversement, et comme il se fait qu'il chante aujourd'hui un chant de malheur, quand hier il jetait des cris si joyeux.

Je suis amant et je suis Hongrois ; l'amant est bien heureux ! Mais que l'âme du Hongrois est amèrement triste ! Je verse des larmes de joie quand je pense à ma bien-aimée, et je pleure douloureusement quand mes regards tombent sur mon pays.

Ma chérie, sur mon sein, est un bouquet parfumé. L'amour du pays est ma couronne d'épines. Tantôt c'est une feuille du bouquet de l'amour, tantôt c'est une sueur de sang qui tombe sur mon luth.

PETÖFI.

LE VIEUX PORTE-DRAPEAU.

L'ennemi fuyait ; notre armée le suivait pied à pied : un vieux porte-drapeau nous conduisait d'un pas ferme en avant.

Quel est donc ce vieillard qui marche à la tête de notre armée ? Mon regard se repose avec orgueil sur lui : c'est mon père.

Oui, mon père ! Ces mots : « la patrie est en danger ! » l'ont poussé hors de son lit de douleur. Jetant sa béquille, sa main a soudain saisi le drapeau.

Les soucis de la vie pèsent sur ses épaules ; la maladie, la douleur et cinquante-huit années. Mais il a oublié tout à coup l'âge et la souffrance, il s'est mêlé à cette jeune foule.

Lui, que ses pieds portaient à peine de son lit à sa table, il s'élançait à présent, il chasse vivement l'ennemi comme s'il avait des forces et sa jeunesse d'autrefois.

Qui le poussait dans la mêlée, lui qui ne possédait rien, rien qu'il voulut voir protéger ; point de richesse pour laquelle trembler ?

Il n'a pas même à lui ce qu'il faudrait de terre pour sa sépulture ; et, plein de courage, il porte l'étendard devant les défenseurs du pays.

S'il combat, c'est qu'il n'a rien à lui. Riche, il ne se battrait que pour ses richesses ; le pauvre seul aime purement la terre natale.

Jusqu'ici c'est moi qui fus ton orgueil, ô mon père, et j'ai fait battre joyeusement ton cœur ; mais les rôles sont changés maintenant ; te voilà mon orgueil et ma joie.

Oh ! tu es digne de la couronne de chêne ! Qu'après la bataille je te revoie vivant, je baiserais avec

ivresse cette main qui aura porté devant nous le
drapeau sacré ?

Et si je ne te voyais plus... je verrais ta gloire.
Mes pleurs seront la rosée sur ta tombe : le soleil
de ta gloire les sèchera doucement !

PETÖFI.

LA CIGOGNE.

Il y a bien des oiseaux ! l'un plaît à celui-ci, l'autre à celui-là ; le premier par son chant, l'autre à cause de ses plumes magnifiquement bigarrées... mais l'oiseau que je me suis choisi n'entend rien à la musique. Simple comme moi-même, il va vêtu moitié de blanc, moitié de noir.

Oui, de tous les oiseaux, la cigogne est le mien parce qu'il est le fils de mon pays, de ma terre natale, de ma belle plaine aux fidèles compatriotes. Peut-être aussi ne l'aimé-je tant que parce que nous avons été élevés ensemble, et que déjà, quand je pleurais dans mon berceau il volait au-dessus de moi.

Avec lui aussi s'est écoulée mon enfance. De bonne heure j'ai passé pour grave. Tandis que le

soir mes compagnons de jeu poursuivaient les vaches rentrant à l'étable ; assis dans la cour, recueilli près de la fontaine, épiant toutes choses, je regardais en silence comment les jeunes cigognes essayaient leurs ailes nues.

Alors je pensais bien des choses ! Je me souviens encore combien cette pensée fermentait dans ma tête : « Pourquoi donc, comme l'oiseau, l'homme n'est-il pas né avec des ailes ? » Ses pieds seuls le portent en avant ; mais en haut, jamais ! Quel que fût le lointain, je languissais constamment, uniquement après la hauteur !

Je m'élançais ! Oh ! de quelle envie je contempiais les charmes du soleil ! Sur le front de la terre il met sa couronne d'or tissée de rayons. Puis, le soir, je souffrais de le voir s'ensanglanter et lutter avec la mort ; et je pensais : « Ainsi de tous ceux qui apportent une clarté ! »

Le temps désiré des enfants est l'automne, apportant comme une mère une corbeille de fruits à son favori, et lui tendant de friandes douceurs.

Pour moi, cependant, l'automne était mon ennemi, et s'il y avait des fruits à goûter : « Eh ! garde tes dons, disais-je, car tu ne veux que m'enlever ma cigogne ! »

C'est le cœur lourd que je voyais les cigognes du village s'assembler pour le départ, comme aujourd'hui, pour moi, les heures de la jeunesse. Aussi déjà je regardais tristement la caravane. Et les nids vides sur les toits, quel spectacle mélancolique ! Un pressentiment m'arrivait, je croyais entrevoir mon avenir.

Lorsque, à la fin de l'hiver, la terre quittait sa blanche fourrure de neige et prenait son dolman vert, brodé de fleurs, alors mon âme aussi s'habillait pour la fête. Le cœur changé, je me glissais dans les prés du voisin pour aller recevoir les cigognes.

Plus tard, comme l'étincelle devient flamme, l'enfant se fit jeune homme..... La terre brûlait sous mes pieds ; je sautais sur un cheval rapide ; à bride

abattue, je volais par la pouszta sur mon alerte poulain, et le vent avait à faire pour m'atteindre !

J'aime la pouszta ! Là seulement on est libre ! Là mon regard s'étend partout à plaisir et ne trouve d'obstacles nulle part ! Là les sombres rochers ne m'entourent pas en menaçant ; les rochers, d'où le torrent se précipite avec un fracas retentissant comme le bruit des chaînes.

Et que personne ne dise : « La pouszta n'est pas belle... » C'est la beauté sous le voile. Semblable à une jeune fille pudique, elle dérobe la plénitude de sa beauté, et c'est seulement pour ceux qu'elle aime qu'elle entr'ouvre son voile. Alors, tout d'un coup, le regard plein de feu, apparaît devant vous un visage enchanteur.

J'aime la pouszta ! Sur mon hardi cheval j'y vais errer avec bonheur. Et là où, pour de l'or, on ne trouverait pas traces d'hommes, aux lieux les plus tranquilles, je mets pied à terre, et, m'étendant sur le gazon, j'écoute dans les airs... Voilà que, tout d'un

coup, près d'ici, vers l'étang, j'ai vu mon amie la cigogne !

Elle me suivait jusque là ! Tous deux, nous scrutions attentivement les environs de la pouszta : elle le fond des eaux, moi le fond de l'air qui rayonnait sur la plaine. C'est ainsi qu'avec elle j'ai passé mon enfance, puis ma jeunesse ; et je l'aime, bien qu'elle ne chante pas et qu'elle n'ait pas les couleurs du papillon.

Maintenant encore j'aime la cigogne, et je vois dans cet oiseau fidèle la seule réalité qui ait survécu à ces beaux temps devenus rêves. Chaque année encore j'attends son retour au village, et lorsqu'en automne elle nous quitte, je lui adresse des vœux de bonheur comme à ma plus ancienne amie.

PETÖFI.

LA PLAINE MAGYARE.

Carpathes, après sommets, que me voulez-vous ?
Que me veut votre sauvage pays couvert de forêts
de pins ? Je les admire et ne puis les aimer. Les
vallées et les monts n'exaltent pas mon âme.

Mais dans le bas pays, sur cette plaine unie
comme la mer, je me sens chez moi ; mon âme,
semblable à l'aigle envolé de son aire, peut en em-
brasser l'infini.

Je prends mon essor et je m'élève au-dessus de ce
monde, bien haut, là où volent les nuages, et je vois
sous mes pieds la riante contrée qui s'étend de la
Theiss au Danube.

En Coumanie, sous le ciel où se joue Déliláb (1),

(1) Nom de la *fata morgana* en Hongrie (mirage).

des centaines de gras troupeaux vont, à l'heure de midi, faisant tinter leurs sonnailles, s'abreuver dans le large bassin des citernes au bras allongé.

Le hennissement des haras qui galopent résonne dans le vent ; on entend de loin le retentissement des sabots, les cris de joie des csikos et les éclats assourdissants de leurs longs fouets.

Près des chaumières, dans les bras amollis des zéphirs, se berce l'océan des blés. Les tiges reluisent, et tout au tour de soi on voit les graminées ceindre l'horizon des vives couleurs de l'émeraude.

Lorsque le soir plane plus près de la terre, les oies sauvages s'envolent des roseaux voisins. S'ils frémissent tout bas, agités par le vent, elles poursuivent effrayées leur voie aérienne.

Loin des chaumières, dans la profondeur de la pouszta, la tsárda se tient isolée avec sa cheminée en ruine. Les bétyars altérés partant pour le marché par différentes routes, s'y arrêtent.

Au milieu des basses forêts de tilleuls, voisines de la tsárda, dans le sable jaune, au fond du fourré, niche la crécerelle au sifflet aigu, échappant dans son aire aux enfants destructeurs.

Les *cheveux d'orpheline* y poussent tristement, les fleurs bleues du chardon s'y balancent, et sous leurs frais piquants, les lézards tachetés se pâment au soleil.

Au loin, où le ciel tient la terre embrassée, des rangs d'arbres fruitiers regardent à travers la brume qui les bleuit. Au-dessus d'eux, comme une colonne s'élève le clocher d'un village du sein des pâturages verdoyants.

Tu es magnifique à mes yeux, ô pays de plaines ! C'est là que je suis né, là que je suis entré dans la vie. Là un jour le linceul doit m'envelopper, là aussi s'élèvera mon tertre funéraire.

PETÖFI.

MA TRISTESSE.

Il n'est point de tristesse comparable à ma tristesse. Quand la douleur me saisit, ma poitrine devient l'ancre des lions et mon cœur est l'agneau. Avec quelle rapidité, avec quelle fureur les lions altérés se jettent sur lui ! Comme ils enfoncent leurs ongles dans sa chair et ils se repaissent de son sang !

Mais quel plaisir aussi vaut mon plaisir ! Lorsque la joie pénètre dans ma poitrine, elle en fait souvent un paradis où mon cœur s'épanouit comme une rose. Cette rose se joue sous les rayons du soleil, avec les papillons bigarrés, et pour elle les chants du rossignol retentissent. Un ange descend qui la cueille et la presse sur ses lèvres, puis il la porte à son cœur et s'envole aux cieux avec elle !

PETÖFI.

L'OUBLI.

Dans la forêt, où mes pas sont errants, il y a des chênes hauts et superbes. Tout autour, sous le noble feuillage, des fleurs sans nombre s'épanouissent modestement.

Les abeilles autour des fleurs, et dans les feuilles les oiseaux ; en bas, un sourd bourdonnement, là-haut, d'éclatantes roulades.

L'arbre s'agite à peine ! A peine les fleurs se balancent : plongés dans un silence profond, arbres et fleurs écoutent attentivement ces bruits.

Peut-être rêvent-ils ? peut-être le sommeil respire-t-il tout bas autour d'eux ? Moi aussi, je sens l'haleine d'un rêve, d'un rêve rempli de tristesse.

En songeant ainsi, je contemple les vagues bon-

dissantes du ruisseau qui fuit loin de moi prompt
comme la flèche.

Elles se poursuivent et courent comme si elles
voulaient atteindre les ombres des nuages qui vo-
lent sous les cieux.

Rêves de la jeunesse, je vous poursuivais ainsi
aux jours d'autrefois. Vous aussi, ombres fugitives,
vous ne vous laissiez jamais atteindre.

Allez, allez mes souvenirs ! Hélas ! j'allais presque
oublier que ce que je venais chercher dans ces soli-
tudes, c'est l'oubli.

PETÖFI.

MES CHANTS.

Souvent plongé dans la méditation, je ne comprends qu'à demi ma propre pensée obscurcie par un crépuscule. Je parcours le cher et vaste pays et j'erre à travers ce monde sans bornes.

Un chant, fleur épanouie de mon âme, rayonne alors dans mon cœur comme la lune mélancolique.

Peut-être serait-il plus sage de dompter la rêverie, de vivre prudemment et de prendre souci des jours à venir... Mais s'inquiéter et prévoir!... Pourquoi? Dieu est bon et prendra lui-même ce soin.

Un chant, fleur épanouie de mon âme, voltige alors comme un papillon autour de mon esprit plus léger.

Si je rencontre une femme jeune et belle plongée dans une douleur plus profonde que celle qui m'enveloppe de ses ténèbres : de même que le cygne se mire dans le lac limpide, je regarde longtemps dans ses yeux.

Un chant, fleur épanouie de mon âme, enlace alors mon esprit comme avec des rameaux d'églantiers.

M'aime-t-elle ? Je bois sans cesse à mon bonheur. Elle ne m'aime plus ? Je bois à mon chagrin comme un forcené. Partout où le vin étincelle, le mobile caprice ne tarde pas à reprendre ses ébats dans le cœur.

Un chant, fleur épanouie de mon âme, couronne alors mon esprit comme un arc-en-ciel.

Mais tandis que ma main agite la coupe, les chaînes résonnent aux bras de mille peuples. Autant le verre rend ici un son mélodieux, autant les fers tintent sourdement aux murs des cachots.

Un chant, fleur épanouie de mon âme, enveloppe alors mon cœur de sombres nuages.

Pourquoi souffre-t-il, le peuple esclave? Que ne se lève-t-il pour briser ses chaînes? Attendra-t-il que Dieu dans sa miséricorde permette à la rouille de les lui ronger des mains?

Un chant, fleur épanouie de mon âme, sillonne alors mon cœur comme les sauvages rayons de la foudre. (1)

PETÖFI.

(1) C'est là peut-être la plus magnifique poésie du jeune barde magyare.

FEUILLES DE CYPRÈS.

J'ai vu pendant deux longues journées ton cadavre rigide étendu... tes lèvres muettes... tes yeux si doux fermés... ta joue livide !

J'embrassai ton cœur en pleurant ; mon Eden si rapidement évanoui ; ce fut là ma première étreinte : elle ne t'a point fait tressaillir...

J'ai baisé ta dépouille mortelle, ruine de mon temple, hélas ! Mon âme fut prise d'un froid glacial quand je pressai ma bouche sur tes lèvres serrées pour toujours !

J'ai baissé ton linceul, enveloppe inviolable, que je n'ai jamais soulevé, et qui voilait la face de mon ciel.

Près du cercueil fermé, j'ai vu la flamme des torches et regardé le char de la mort. Et, vaincu, j'ai défailli.

J'étais là, c'est donc vrai !... J'étais là quand on te plaça dans la terre. J'ai entendu le sable rouler sourdement au fond de cette fosse qui contenait désormais tout mon bien.

Mes yeux regardaient cela et je ne pouvais le croire. Est-ce un rêve ? m'écriai-je désespéré.

Depuis homme, je me suis précipité dans votre multitude. J'ai observé le tourbillon de vos villes. Nulle part, jamais je n'ai retrouvé les yeux... les étoiles resplendissantes de mon ciel enchanté.

J'ai regardé sans retrouver ses yeux, et pourtant j'ai cherché avec avidité. Puis me voilà rentré chez moi où je pleure amèrement et longuement.

PETÖFI.

JOUR DE BONHEUR DANS LE MARIAGE.

A JULIE

Le 5 du mois d'août 1847.

L'alliance ! Voici l'alliance à mon doigt ! et ma petite fiancée presse enfin ses lèvres sur mes lèvres !

Oh ! qu'un brûlant baiser de ses lèvres rouges est doux ! Il n'est pas de tel ravissement dans la création.

Que mes lèvres pressent tes yeux, ton front si pur ! Comme l'aurore couvre le ciel, je veux te couvrir de baisers !

Ma tête tourne, ô ma chérie, laisse-moi reposer dans tes bras. Est-ce le baiser ? Est-ce le vin ? Je suis comme enivré.

Si c'est du vin, les dieux en buvaient de pareil.
Moi je ne suis qu'un homme, et je ne le supporte
pas très bien.

Mon front est lourd... Mais qu'est-ce que cette
vapeur qui, loin de ce monde grossier, m'emporte
dans le paradis?

Déjà bien loin, je plane dans les nuages, je vole
parmi les étoiles, et chaque étoile est un rossignol.

Comme ils chantent ! Quels éclats ! Je n'ai jamais
entendu de tels sons. Et quel déluge de lumière !
Mille éclairs se croisent autour de moi.

Mon cœur aussi brille dans ma poitrine douce-
ment émue. Prenons garde au vertige, cependant...
Que ce pauvre cœur ne se brise pas de volupté.

PETÖFI.

LA NAISSANCE DE MON FILS.

Mon fils ! donnez-le moi, je veux le serrer sur mon cœur ! Voyez à l'arbre de ma vie un rejeton nouveau !

Sois salué mille fois, jeune oiseau de mon âme ! Les chants de ma joie résonnent à travers ses cris.

Je regarde avec surprise ton petit visage, et je calme ainsi mon avidité de père. Qu'est-il besoin d'un prêtre ? Je l'ai baptisé des larmes de ma joie.

Voyez, je suis astrologue et je contemple cette étoile nouvelle, cherchant sous ses traits ce que cache son avenir.

Voilà devant mes yeux l'arbre en fleur de l'espé-

rance. Ah! qu'une gelée précoce ne fasse pas tomber ses fleurs!

Mort, tu ne serais pas assez cruelle pour moissonner ce frais bourgeon! Non, pour moi, songes-y bien! Je le consacre à son pays.

N'est-ce pas, mon fils, tu me dépasseras un jour; moi, vieux et fatigué, tu me remplaceras.

Et consolés, sur le bord de ma tombe, vous direz tous : « Il est mort, mais son âme vit encore dans son fils pour la patrie! » (1)

PETÖFI.

(1) Hélas! ce fils qui est mort depuis peu de temps ne devait pas ressembler à son illustre père.

L'IDOLE.

Je porte en mon cœur un amour plus grand qu'il n'y en eut jamais. Mais cet amour est saint, il ne s'est choisi aucune forme terrestre.

C'est une femme divine que j'aime, c'est la liberté, la déesse exilée ! O douleur ! qu'à mes yeux elle ne soit apparue que dans les rêves de la nuit !

Presque chaque nuit je suis favorisé ; j'ai le même beau rêve. Encore aujourd'hui je l'ai rencontrée dans une contrée en fleurs.

Agenouillé à ses pieds, j'avouais de quelle ardeur mon cœur est enflammé pour elle, et pour lui cueillir une fleur, je tendis la main en m'inclinant.

Le bourreau cependant était derrière moi. Il me rappa d'un couteau sanglant. Ma tête roula dans ses mains et je la lui offris, à elle, en place de la leur.

PETÖFI.

CHANT DE GUERRE.

Les tambours roulent, les trompettes éclatent,
les guerriers sont prêts, les poings se serrent : en
avant !

Les sabres résonnent, les boulets sifflent, le sang
hongrois bouillonne d'enthousiasme : en avant !

L'étendard flotte sur le champ de bataille, si haut
que le monde entier peut le voir : en avant !

Le monde le voit, et lit la sainte parole : « liberté ! »
Nom que nous avons choisi pour notre palladium :
en avant !

Là où se trouve un Hongrois, là est un héros qui
regarde, intrépide, dans l'œil de l'ennemi : en
avant !

Oui, tout Hongrois est un héros. Dieu lui-même
combat dans les rangs des braves : en avant !

La terre à mes pieds est rougie ; une balle vient
de tuer mon camarade : en avant !

Je ne ferai pas moins que lui ; je me précipiterai
vaillamment dans la mort : en avant !

Dussé-je y perdre les deux mains... dussions-
nous tous être couchés par terre : en avant !

Chacun ici doit tomber à son poste sanglant.
Tombons tous ! Et que notre pays se relève : en
avant !

PETÖFI.

LUTH ET GLAIVE.

Le ciel de la patrie est sombre, l'orage n'est pas éloigné. Qu'importe! il peut venir : mon âme est prête.

Mon luth reposerait volontiers quelque peu, car sous mes doigts ses cordes s'enrouent.

Là, dans ce coin, depuis longtemps, mon sabre boude, et dit en grondant : « Ah ça, est-ce que le jour du jugement ne va pas venir, à la fin ! »

PETÖFI.

A LA PATRIE.

Quand le soleil s'est couché, nulle étoile ne le suivait. Le ciel est tellement sombre, l'horizon si noir, que tout est ombre autour de moi. La petite flamme de ma lampe luit ici toute seule ainsi que mon amour pour mon pays.

L'amour de la patrie est une étoile rayonnante : au ciel même il n'est pas de lumière si pleine de charme et de ravissement. O patrie ardemment aimée ! Mon pauvre pays, cet astre est rare dans ton ciel !

Pourquoi donc cette lampe flamboie-t-elle soudain avec tant d'énergie ? Qui nourrit sa flamme d'un pareil flot de lumière ? Minuit a-t-il sonné ?... Voilà que les aïeux de mon peuple passent en foule autour de ma lampe.

Aussi haut que le soleil dans sa fière carrière, chacun des ancêtres rayonne de son propre éclat. Tous resplendent d'une clarté céleste, et la gloire les ceint de sa couronne de roses ainsi qu'au fond d'un divin sanctuaire.

O Hongrie! ne regarde pas cette éblouissante magnificence, toi qui as languï si longtemps dans l'obscurité. Ne regarde pas tes aïeux au sein de cet océan de soleils, tes yeux affaiblis n'en supporteraient plus l'éclat.

O pères de mon peuple! O troupe sacrée d'esprit qui fites trembler la terre pendant tant de siècles! Avec le fléau de Dieu vous avez flagellé l'Europe jusqu'à ce qu'elle eût sa tête dans la poussière.

Grand et puissant par les armes et la conquête, honoré et redouté fut un jour le Hongrois sur la terre. Au nord, à l'est, au sud, l'armée errante des étoiles cherchant le repos s'immergeait dans l'océan magyare.

Le temps est aujourd'hui passé où le front des Hongrois s'épanouissait sous la verte couronne, le laurier aux feuilles pressées. La fantaisie a le vol de l'aigle : elle se laisserait pourtant à suivre ce passé.

O patrie ! la distance amoindrit ton triomphe à ce point que ta splendeur d'alors nous semble fabuleuse. Le laurier de la victoire est fané depuis longtemps sur ton front, qu'il tombe en poussière.

Il y a longtemps que je n'avais pleuré, et voilà que mon cœur laisse tomber sa profonde douleur en un pleur pesant. Cette rosée annonce-t-elle l'aurore, ô mon peuple ? Annonce-t-elle le soir et ses sombres nuages ?

Gloire magyare, qu'étais-tu donc, toi qui jadis a brillé si haut ? N'étais-tu qu'un météore, une forme trompeuse ? Es-tu tombée pour toujours dans les ténèbres après avoir un temps illuminé l'espace.

Ressembles-tu à l'astre errant, à l'étoile écheve-

lée qui, aussi rapidement qu'elle est accourue, s'enfuit pour revenir, après des siècles écoulés, se montrer aux peuples éperdus et tremblants devant son apparition.

PETÖFI.

LES DEUX VOYAGEURS.

Hors de son pays, le jeune homme, et le ruisseau dans son pays, voyagent ensemble parmi les hautes montagnes.

Mais tandis que le jeune homme chemine d'un pas découragé, le ruisseau rapide court sur les rochers.

Et pendant que le silence demeure sur la lèvre du jeune homme, le ruisseau brumeux chante de joyeux chants.

La chaîne des monts reste en arrière ; sur le terrain aplani, le jeune homme et le ruisseau avancent toujours.

Mais vous, jeune homme, et toi, ruisseau, sur le sol plus uni, pourquoi changer de rôle si vite ?

Les flots se sont tus et vont se traînant ; avec des bonds joyeux le jeune homme fait éclater ses chants.

Son pays est bien loin, le ruisseau est muet ; le jeune homme jette sa chanson : le voilà dans le sien !

PETÖFI.

LA CHAUMIÈRE DANS LES BOIS.

— Comme un premier et muet amour gardé dans le cœur, ainsi la chaumière est blottie dans la montagne. Rien n'y met en péril sa toiture de paille, alors même que le vent d'orage se déchaîne sur le pays.

— Le toit murmure et frémit mollement à l'ombre des bois touffus où la couvée du merle siffle un chant sonore, où la colombe sauvage se berce et gémit.

— Comme un chevreuil chassé du haut des monts, le ruisseau court vers les pelouses de la vallée. Sur le bord, des fleurs se regardent avec

complaisance dans les flots ainsi que des jeunes filles.

— Auprès des filles-fleurs accourent les amoureux, les farouches abeilles aux brûlantes ardeurs; hélas, elles expient chèrement le bonheur de l'amour; chancelantes, elles vont boire les flots glacés.

— Mais le vent d'ouest et le soleil ont pitié. Le vent souffle, une petite feuille tombe, et la chaleur du soleil sèche les ailes mouillées qui surnagent dans la barque libératrice.

— Sur le sommet de la montagne, la chèvre aux mamelles pesantes saute dans le cercle de ses chevreaux. Abeilles et chèvres ne laissent jamais chômer la table mise.

— Ni les tourterelles, ni les merles ne craignent la ruse et le filet cruel; ceux qu'abrite le toit de paille savent combien le doux air de la liberté rend heureux.

— Là, point de valets, pas de tyran ; pas de rage de servir, pas de rage de domination ; la foudre indomptée elle-même, signal de la guerre céleste, n'est là qu'un appel à louer le Seigneur.

— Le Seigneur est indulgent ; son courroux est de peu de durée. Déjà les nuages de sa colère ont disparu et le sourire de réconciliation brille encore une fois dans l'arc-en-ciel.

PETÖFI.

DANS MA PATRIE.

Plaine charmante à la moisson dorée, sur laquelle Délibáb (1) en planant poursuit ses jeux de fée, me reconnais-tu toujours? — Oh! reconnais ton fils!

Il y a longtemps, c'est vrai, que pour la dernière fois j'ai reposé ma tête à l'ombre de ces peupliers, tandis que les grues voyageuses fuyaient en traçant leur V sur un ciel d'automne;

Depuis que sur le seuil de la maison paternelle, je balbutiai les sons entrecoupés de l'adieu que les zéphyr ont dispersés avec les dernières bénédictions de ma mère.

(1) Délibáb, nom du mirage, de la *fata morgana* dans les steppes de Hongrie.

Bien des années sont écloses depuis, bien des années ont aussi disparu tandis que je parcourais ce vaste monde sur le char rapide du bonheur.

Ce vaste monde, c'est l'école de la vie. Ma sueur y a bien coulé. La route est si rude, si difficile, l'homme y arrive au désert.....

Je sais cela comme nul autre ne le sait ; l'expérience m'a tendu si souvent son absinthe dans sa coupe sinistre... Que de fois j'aurais bu la mort, de préférence !

Mais maintenant les pleurs d'une sainte joie ont lavé le chagrin et le souvenir de toutes les souffrances qui ont fait si souvent bouillonner mon cœur.

Alors, dans le sein moelleux de mon doux berceau, je savourais le miel du lait maternel : ton joyeux soleil me sourit de nouveau, cher et beau pays, fidèle à ton enfant !

PETÖFI.

C'EST ICI QUE JE SUIS NÉ.....

C'est ici que je suis né, ici dans cette vaste plaine, dans ce pays profond qui s'étend au loin sans trace de montagnes. Voici la ville où éclata mon premier cri de joie ; elle me semble remplie du chant de ma nourrice. A cette heure encore, j'entends sa chansonnette à demi exhalée :

« Scarabée de mai, scarabée d'or, petit scarabée ! »

Je partis un jour d'ici tout enfant et j'y reviens homme aux graves pensées. Ah ! vingt années se sont écoulées depuis, chargées de joie, de douleurs et d'affronts. Comme le temps passe !... Y a-t-il bien vingt ans ?...

« Scarabée de mai, scarabée d'or, petit scarabée ! »

Compagnons de mes premiers jeux, vivez-vous encore? Pourrai-je revoir un seul de vous tous? Mettez-vous à côté de moi, approchez, faites-moi oublier que je suis un homme et que déjà ma vingt-cinquième année..... :

« Scarabée de mai, scarabée d'or, petit scarabée ! »

Comme un oiseau sans repos saute de branche en branche, ma pensée inquiète vole de place en place. Elle récolte tant de souvenirs! Elle me les rapporte comme les abeilles qui reviennent des fleurs chargées de miel. Je parcours chaque lieu chéri et je regarde de tous mes yeux :

« Scarabée de mai, scarabée d'or, petit scarabée ! »

Je suis enfant, toujours enfant dans la maison de mon père ; soufflant dans une flûte de saule, je sors sur mon cheval. Un vrai cheval en jonc, plein de feu, qui ne tient pas en place. Je l'éperonne jusqu'à l'abreuvoir, le petit cheval y veut boire. Maintenant qu'il a bu, allons, hop ! en avant !

« Scarabée de mai, scarabée d'or, petit scarabée ! »

La cloche du soir a tinté, la lumière a disparu, voilà le cavalier et son cheval fatigués. La nourrice me prend tout las dans ses bras. Ses lèvres murmurent à mon oreille la chanson du sommeil, et, à moitié assoupi, j'écoute et je m'endors :

« Scarabée de mai, scarabée d'or, petit scarabée ! »

PETÖFI.

LA CRÉATION.

Lorsque Dieu créa l'homme, les ténèbres obscurcissaient son front, je ne sais pourquoi. Mais la nuit était là avec son fils, le pâle éclair.

Lorsque Dieu fit la femme, des pleurs de joie coulaient de ses yeux attendris. Chaque nuit tu peux encore voir briller ces pleurs, quand les étoiles amies éclairent les cieux.

PETÖFI.

LES COULEURS NATIONALES.

Le bouquet que tu m'as donné était serré d'un ruban blanc, rouge et vert. Si les couleurs de la patrie te sont chères, jeune fille, c'est que tu aimes aussi la patrie.

Je veux t'offrir aussi trois couleurs en échange. Prends pour le vert mon espérance, pour le blanc mon pâle visage, et pour le rouge mon cœur sanglant.

PETÖFI.

LA NEIGE.

La neige est unie, le traîneau glisse ; il emporte ma chérie à l'église. On va la conduire à l'autel ; on la vendra comme une marchandise.

Ah ! si j'étais la neige qui la porte ! je renverserais le traîneau avec colère, le cher fardeau retomberait sur moi, et je l'étreindrais tout entier.

Une dernière fois je l'embrasserais, je lui donnerais le baiser de la séparation éternelle ; puis sur son cœur, son cœur ardent, je me fondrais doucement et je mourrais ainsi.

PETÖFI.

CHANT POPULAIRE.

Ah ! ce monde, tout grand qu'il est ; si petite que tu sois, ma colombe, si je te possédais, ô ma vie, pour le monde entier je ne te donnerais pas !

Tu es le jour, je suis la nuit. Je me sens plein d'ombre. Fondons ensemble ton cœur et le mien... quelle aurore va s'enflammer !

Baisse tes yeux, je t'en prie, car mon âme s'embrase encore. Mais tu fuis, sans plus de façon. Al-lons, que mon cœur se consume.

PETÖFI.

LA PERLE.

Qu'est-ce que la douleur? un océan. Qu'est-ce que le plaisir? une toute petite perle de l'Océan.

J'ai plongé; je suis remonté avec le précieux joyau. Mais il s'est brisé dans ma main et il est tombé dans la profondeur de l'abîme.

PETÖFI.

ÉTOILES ET PLEURS.

L'étoile en tombant s'est couchée... les larmes tombent de mes joues.

Pourquoi tombe l'étoile? Qui peut le dire?...
Moi, je pleure des larmes pour une morte.

Ainsi tombent et tombent sans cesse étoiles et pleurs sans tarir jamais.

PETÖFI.

VCEU.

Si le ciel me disait : « Je veux briser ton cœur dans la mort, mais la mort que tu choisiras ; » au Seigneur Dieu je parlerais ainsi :

Que ce soit l'automne ! Un jour clair et serein !
Que le soleil luise sur les feuilles pâlies !... Dans le
jaune feuillage, qu'un oiseau chante oublié là par le
dernier printemps.

Et comme la nature, à l'automne, blêmit graduellement, insensiblement dans la mort ; qu'ainsi elle vienne à moi, que je la voie, que je la sente avant qu'elle m'ait saisi.

Et comme l'oiseau dans les branches, je me chan-

terai le chant du départ, qui montera magiquement vers le ciel et pénétrera profondément les cœurs.

Et lorsque le chant sera terminé, alors, toi que j'ai choisie, ferme mes lèvres avec un baiser, ma chérie, toi le plus beau des êtres terrestres.

Mais non, je parlerais ainsi à Dieu : Accorde-moi la bénédiction du printemps, du printemps de la bataille, paré des roses sanglantes jaillies du cœur des hommes.

Le rossignol des combats chante : le clairon enthousiaste appelle à la gloire. Là est ma place ! De mon cœur surgira aussi la fleur sanglante de la mort.

Et lorsque je tomberai de cheval, alors, ô toi que j'ai choisie, clos mes lèvres avec un baiser, ô liberté, toi, le plus beau des êtres célestes !

PETŐFI.

PRESSENTIMENT.

Une seule pensée m'est importune, c'est de mourir un jour sur le mol oreiller ; c'est de me décolorer comme la fleur dont un ver ronge en silence le calice, c'est de me consumer moi-même lentement, semblable au cierge dans une chambre solitaire.

Oh ! pas une telle mort, éternelle puissance ! Qu'une telle mort ne me soit pas réservée ! Fais que je sois l'arbre que la foudre brise, que la fureur de l'orage renverse avec ses racines ; fais de moi le roc roulant au fond de la vallée broyé par le tonnerre !...

Un jour, si, lassés de leurs chaînes, les peuples

se rassemblent sur le champ de bataille, les joues ardentes, les drapeaux empourprés ; quand sur les étendards ce nom resplendira, ce nom sacré : « Liberté du monde ! » Quand vers l'est et vers l'ouest le fracas retentira, et que la tyrannie aura commencé le branle, oh ! puissé-je tomber dans le tumulte farouche, sur le champ de bataille ! Là, que mon sang puisse couler ! Que la dernière parole exhalée d'un courage assouvi se mêle alors au son belliqueux des clairons, au cliquetis des épées, au grondement du canon ! Que les chevaux haletants foulant mon cadavre s'élancent à la victoire, tandis que moi, votre frère de bataille, je resterai gisant dans la poussière. Réunissez un jour mes os brisés aux ossements des héros, lorsque avec des roulements funèbres, les drapeaux voilés de noir, et dans une marche silencieuse, vous les porterez tous à la tombe sacrée qu'ils ont bien gagnée en mourant pour toi, ô liberté des peuples !

PETÖFI.

AUTREFOIS.

Si j'avais vécu dans ces temps disparus où vivaient les vaillants compagnons d'Arpád, j'aurais saisi l'épée ivre de sang pour me réunir à ces héros !

J'aurais chanté un grand chant de guerre et lutté avec le cor de Lehel (1); le tonnerre lui-même, s'il eût grondé en ce moment, se serait perdu dans ma voix.

J'aurais monté un coursier de feu, de ceux qui courent aux dangers, et j'aurais conquis une tombe ou des lauriers dans la bataille féconde en victoires.

(1) Lehel était un vaillant capitaine sous les ordres d'Arpád.

J'aurais fait éclater un hymne de triomphe devant un cercle de héros fatigués du combat, et si la foudre de la guerre eût retenti, le chant des buveurs victorieux lui eût répondu.

Mais je suis le fils d'une époque dégénérée où rien n'est digne d'être chanté ! Et y eût-il des exploits à chanter, il faudrait me taire : l'idiome poli de nos jours résonne trop sourdement.

PETÖFI.

RAKOCZY.

Saint protecteur de mon pays ; capitaine dans la bataille ; étoile de liberté qui brille dans la nuit sombre et terrifiante ; ô Rákoczy ! dont le souvenir enflamme la Hongrie entière qui éclate en pleurs !

La pensée pour laquelle tu as puissamment guerroyé... elle va vaincre, elle a vaincu à moitié, et tu n'assisteras pas à son triomphe : tu ne soulèveras pas la pierre tumulaire !

Quelque loin que ce puisse être, nous irons en pèlerinage exhumer tes cendres pour cette fête... Mais dans quel coin de la terre t'ont-ils enseveli !

Tout Hongrois demande avec douleur : « Où est sa tombe ? »

On t'a honoré hors de ton pays. Ton nom fut vénéré par l'étranger, ô grand fils de la Hongrie. Ta tombe avait cédé sous le poids du siècle qui la couvrait comme un lourd bouclier.

Ton esprit seul survit : il ne pouvait périr. O héros ! quand nous commencerons la grande bataille de la liberté, descends encore une fois vers nous dans la puissance de ton esprit.

Saisis toi-même l'étendard, et, comme autrefois, porte-le à travers le pays tout entier. Que ta voix non terrestre nous enthousiasme tous et verse la force héroïque dans le cœur de nos guerriers !

Nous nous précipiterons plus puissants sur l'ennemi, et mille bras aimés lutteront à côté de nous. Que la mort se présente sous ses formes sans nombre, pas un de nous ne regardera en arrière.

Si le jour de la victoire luit sur le pays, nous fêterons la liberté dans nos plus beaux habits. Alors les millions d'hommes que tu auras faits libres s'écrieront : « C'est lui qui avait commencé la lutte : c'est lui qui l'a terminée ! »

PETÖFI.

DEBOUT, MAGYARES !

— 15 mars 1848 —

« Debout, Magyares, pour le pays. Maintenant ou jamais levons-nous ! Voulez-vous être libres ou servir ? Il ne vous reste plus d'autre choix.

— Par le puissant Dieu des Hongrois, nous jurons de ne jamais nous déshonorer par la servitude !

« Ici, dans notre pays, à la honte des grands aïeux, nous sommes esclaves ! Ceux-ci vivaient, mouraient libres ; et maintenant leur tombe a un maître.

— Par le puissant Dieu des Hongrois, nous ju-

rons de ne jamais nous déshonorer par la servitude !

« La honte vivante de notre temps, c'est celui qui craint de mourir ; celui qui tient à sa misérable vie plus qu'à l'honneur de son pays !

— Par le puissant Dieu des Hongrois, nous jurons de ne jamais nous déshonorer par la servitude !

« L'épée brille plus que les chaînes, elle honore la main qui la porte. Pourquoi donc portons-nous des fers ? Viens, ma vieille épée, combats avec moi !

— Par le puissant Dieu des Hongrois, nous jurons de ne jamais nous déshonorer par la servitude !

« Et notre gloire rayonnera encore comme aux temps héroïques de nos pères ; et l'outrage jeté par les siècles sera lavé.

— Par le puissant Dieu des Hongrois, nous jurons de ne jamais nous déshonorer par la servitude !

« Sur le vert gazon de nos tombes, nos petit-fils s'agenouilleront un jour, et une prière s'élèvera de leurs lèvres pour nos mânes sanctifiés ! »

— Par le puissant Dieu des Hongrois, nous jurons de ne jamais nous déshonorer par la servitude !

PETÖFI.

HOTESSE DE HORTOBÁGY!...

Hôtesse de Hortobágy, mon ange ! Donne un verre de vin. Hortobágy est loin de Débreczinn : le Débreczinn à Hortobágy j'ai eu soif.

Le vent ne cesse de siffler une mélodie sauvage ; le froid a presque gelé mon âme et mon corps. Regarde-moi, violette, ô mon hôtesse ! Que je me réchauffe aux rayons de tes yeux de prunellier (1).

Ah ! hôtesse, où ce vin a-t-il crû ? Il est aigre comme la pomme sauvage encore verte ! Baise vite, baise encore ma lèvre ; le baiser est doux ; adouciss donc ma lèvre.

(1) Bleu sombre, couleur de la prunelle, comparaison fréquente dans les chants populaires.

Jeune belle!... aigre vin!... doux baiser! Mon pied vacille çà et là... Prends-moi dans tes bras, ma douce hôtesse! N'attends pas que je tombe ici tout du long.

Eh! ma colombe! comme ton sein est doux! Que j'y repose seulement un peu! Mon lit d'ailleurs sera dur cette nuit, car je demeure loin et je ne rentrerai certes pas aujourd'hui à la maison!

PETÖFI.

CHANT DES CHIENS.

Le ciel est noir, l'orage hurle ; filles de l'hiver,
la neige et la pluie tombent sans cesse.

Que nous importe ! Nous voilà dans le coin le
plus chaud de la cuisine où notre bon maître nous
accorde nos quartiers.

Nous n'avons pas à nous inquiéter de notre pi-
tance. Le maître mange de bon appétit et il reste
toujours quelque chose de sa table : ce reste est à
nous.

De temps en temps, il est vrai, le fouet retentit,
et cingle désagréablement ; mais « peau de chien
est bientôt guérie. »

Lorsque sa colère est passée, le maître nous appelle auprès de lui ; alors, avec honneur, nous léchons humblement ses pieds !

PETŐFI.

CHANT DES LOUPS.

Le ciel est noir, l'orage hurle ; filles de l'hiver,
la neige et la pluie tombent sans cesse.

Le steppe où nous errons est sauvage et désert ;
pas un buisson pour abri.

Au dehors, le froid ; en dedans, la faim qui nous
ronge. Ces implacables ennemis nous poursuivent
sans trêve.

Et là-bas, troisième ennemi, la carabine du
chasseur verse notre sang sur le blanc tapis de la
neige.

**Nous souffrons du froid, nous souffrons de la
faim; le plomb pénètre dans la chair. Notre lot, à
nous, c'est la misère... mais nous sommes libres !**

PETÖFI.

LA PETITE COUMANIE.

Pays pour lequel mon cœur et mon âme partout et toujours ont languï; pays où je suis né! mes yeux t'ont revu, ô Coumanie! J'ai parcouru la plaine que tiennent embrassée le Danube et la Theiss qui, comme les deux bras d'une mère, te protègent contre les violences de l'ennemi.

Me voici revenu à la ville, rentré dans le sein d'une existence bruyante. Ah! je sens toujours ma fantaisie planer sur la vallée sans bornes! Je ferme mes yeux terrestres, et mon âme voit encore la plaine charmante, et j'en retrouve sans cesse de nouveaux tableaux.

C'est l'ardente moitié de l'été. Le soleil monte; ses rayons embrasés tombent comme une pluie de flammes sur la pousta qui reluit et scintille. La bruyère est autour de moi; la longue et large

bruyère s'étend sans obstacles ; je peux voir le ciel qui s'incline se fondre avec la terre et ne faire qu'un avec elle.

Le chemin conduit aux riches pâturages. Le bétail est à l'engrais, la mère et le petit sont haletants ; la chaleur est étouffante : aussi ont-ils cessé de paître les herbes des grasses prairies. A l'ombre d'un chêne, étendu sur sa *suba* (1), le *gulyas* (2) s'assouplit. Les chiens même sont inertes et ne regardent plus ceux qui passent devant eux.

Ici, dans la plaine, rampe une petite source, dont les ondes se meuvent avec effort. Tout au plus murmurent-elles si quelque oiseau des rivières les touche de son aile. Le fond de la source est du gravier ; on le voit clairement au fond de l'eau : la salamandre paresseuse et les insectes limoneux vont, viennent, ou se tiennent à l'affût.

Parfois un héron plonge au milieu des lentilles d'un vert sombre. La cicogne baigne longtemps

(1) Chouba (*suba*), manteau porté par le berger magyare.

(2) Gouliâche (*gulyas*), berger magyare.

son bec effilé, quand elle a besoin de pâture. Elle savoure lentement, puis relève fièrement la tête, regardant sans crainte autour d'elle. Pendant ce temps-là on entend sur le bord le vanneau gémir misérablement et sans repos.

Plus loin une grosse branche est tristement debout ; on y suspendait naguère la corde d'un puits; près d'elle est la citerne comblée, débordée, putréfiée. Cette branche morne regarde rayonner la lointaine *Délibáb* (1). Qu'y cherche-t-elle de nouveau ? Elle a tant vu de fois ces choses-là !

Et *Délibáb*, au loin, sur le bord de l'horizon !... elle n'a rien trouvé, rien qu'une vieille *csárda* (2) noyée sous la chaleur, et couchée sur la terre. Ici toute trace se perd dans le sable jaune qui s'amoncelle çà et là selon que le caprice du vent inquiet l'amasse ou le balaye.

Puis plus loin, bien plus loin, une maison surgit au milieu des meules de foin. Sur le toit les cor-

(1) Mirage.

(2) Auberge isolée.

neilles croassent. En bas un chien de cour ronfle, inquieté par les mouches. Ensuite un océan de prairies s'étend dans le lointain; courbés sous la bénédiction, les blés y inclinent leur tête pesante.

Les flots du froment jauni sont semés de rouges pavots et de petites fleurs bleues. Ça et là se dresse une mauve d'un rouge sombre, semblable à une étoile sanglante. Le soir, les blancs nuages se dorment là-bas et deviennent transparents. Beaux nuages ! Chacun d'eux passe sur nous, fugitif comme une légende des fées.

Enfin voici encore la ville. Au milieu, l'église au clocher bruni; à l'entour, les moulins disséminés présentent leurs larges ailes au vent d'orage. Je m'arrête volontiers devant eux. J'écoute le bruit des roues, et je regarde les ailes tourner à travers l'espace comme des Tsiganes faisant leurs tours de force.

PETÖFI (1).

(1) Il se publie en ce moment chez M. Germer-Baillièrre un ouvrage historique sur la Hongrie qui promet d'être fort intéressant. L'auteur, M. Edouard Sayous, professeur d'histoire au Lycée Charlemagne, a fait plusieurs voyages en Hongrie et en Turquie et a même appris l'idiome magyare pour pouvoir consulter les documents originaux.

TABLE

	Pages.
<i>Dédicace</i>	3
<i>Avant-Propos</i>	6
<i>Aperçu historique</i>	11
<i>La Langue magyare</i>	25
I. — Origine de la langue magyare	25
II. — Parenté indiscutable avec les langues finnoises ou tchoudes	36
III. — La Langue magyare comparée aux langues de même origine	40
IV. — Le magyare comparée aux langues indo-germaines.	54
V. — Dialectes du magyare, influence des langues limi- trophes sur le magyare	63
VI. — Quelques particularités du magyare et conclusion.	69
<i>La Littérature magyare</i>	75
Première période.	78
Deuxième période	82

	Pages.
Troisième période	86
Quatrième période.	88
<i>Morceaux choisis dans la poésie magyare</i>	99
Chansons populaires.	99
Ne prends pas une jeune fille pour son or.	99
Si j'étais un paon, un fier paon.	101
N'importe où je vais.	102
L'Étoile brillante	103
Ma Mie est partie et elle m'a délaissé	104
Je bois du vin le dimanche.	105
Petite Cruche, grande Cruche.	106
Je suis Csikos dans la Pusza.	107
Le Monde est grand et j'erre d'un bout à l'autre	108
Si quelqu'un vit gaiement	109
Aujourd'hui Mathias fut élu	110
Le Raisin mûrit	111
Dans ma Barque (Kœlcsei)	113
Sans Patrie (Vœrcœsmarty).	116
Le Szozat (hymne national, par Vœrcœsmarty).	119
L'Echo (Csokonai).	123
Timide Prière (Csokonai)	124
Le Bois à mes amours (Csokonai).	125
La Nymphé du Danube (Csokonai)	127
L'Enfant mort de froid (baron Eœtvœs).	130
La Mort (Daniel Berzsenyi).	133
Les Occupations des anciens Magyares, fragment (André Horvath).	136
Le Ciel et les Etoiles (Csokonai)	138
Mohacs (Charles de Kisfaludy)	139

	Pages.
Danse maygare (Daniel Berzsenyi)	147
Au Printemps (Petœfi)	149
O belle Nuit.	150
Au Jardin.	151
Chant populaire.	152
Le Csikos	153
A mes Parents.	155
L'Hôteesse et le Betyar	156
Ma Fenme et mon Sabre.	159
Clair de lune	160
Ma Gaieté d'autrefois	161
Le Monde ne me comprends pas	162
Le vieux Porte-Drapeau	163
La Cigogne	166
La Plaine magyare	171
Ma Tristesse.	174
L'Oubli	175
Mes Chants	177
Feuille de Cyprés	180
Jour de Bonheur dans le mariage.	182
La Naissance de mon fils.	184
L'Idole	186
Chant de guerre	188
Luth et Glaive.	190
A la Patrie	191
Les deux Voyageurs	192
La Chaumière dans les bois	197
Dans ma Patrie	200
C'est ici que je suis né	202

	Pages.
La Création	205
Les Couleurs nationales	206
La Neige	207
Chant populaire.	208
La Perle.	209
Etoiles et Fleurs.	210
Vœu	211
Pressentiment.	213
Autrefois	215
Rakoczy.	216
Debout, Magyares.	220
Hôtesse d'Hortobagy.	223
Chant des Chiens	225
Chant des Loups.	227
La petite Coumanie	229
Table des matières.	233



F. C. I. BOOK SERVICE
4, Holland Rd. W.14

SECRET

SOUS PRESSE

Poésies Magyares, ALEXANDRE PETEFI, traduction par
H. DESBORDES-VALMORE et CH.-E. UJFALVY DE MEZO-KOVESD.
1 volume.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Jean de Hunyad, récit du XV^e siècle, précédé de *la Hongrie*
son génie et sa mission, étude historique, par CH.-L. CHASSIN,
2^e édition. 1 volume.

Le Poète de la Révolution hongroise, A. PETEFI, par
CH.-L. CHASSIN. 1 volume.

Histoire politique de la Révolution de Hongrie
(1847-1849), par MM. D. IRANYI et CH.-L. CHASSIN, 2 beaux
volumes in-8°, 10 fr.





2

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.

